

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input type="checkbox"/>            | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input type="checkbox"/>            | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:      Pagination multiple.  |                                     |   |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

18<sup>e</sup> ANNEE.—No 906

MONTREAL, 14 SEPTEMBRE 1901

5c LE No



*à un ami illustre,  
Henri d'Orléans  
sept. 99*



LE PRINCE HENRI D'ORLEANS.—Le dernier portrait.—Le prince à dos d'éléphant (1er voyage aux Indes)

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 14 SEPTEMBRE 1901

## ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 . . . . . 6 Mois, \$1.50  
4 Mois, \$1.00 . . . . . Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages et l'année en cours ne sont pas payés.

## ANNONCES :

1er insertion . . . . . 10 cents la ligne  
Insertions subséquentes . . . . . 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

Publié par la Compagnie d'Imprimerie LE MONDE ILLUSTRÉ  
42, Place Jacques-Cartier.

## LA VIE COURANTE

Les vacances sont terminées. Nos citadins reviennent de la campagne, fatigués, le teint hâlé, malades sous le prétexte de bien se porter, et heureux pour la plupart, de rentrer en ville, afin de se mettre à l'aise. Ceux qui n'ont pas pu aller aux places d'eau, se sont faits griller à l'île Sainte-Hélène ou sur les pointes de la montagne, dans le but de ne pas paraître trop pauvres. Un grand nombre, tout aussi riches que les touristes, ont préféré rester en ville parce qu'ils aiment la bonne nourriture et ne se soucient guère de boire leurs rafraichissements avec plus d'une paille.

Pour jouir d'une liberté complète, durant la saison des chaleurs, il faut s'enfoncer entièrement dans les bois, sur les bords d'un lac inconnu où l'on peut se sentir maître des alentours, crier à tue-tête, s'étendre sur l'herbe, se ficher de l'univers entier sans craindre la visite de l'autre sexe.

Respirer à pleins poumons l'air vivifiant de la campagne, loin des créanciers, loin des conventions, loin des affaires, être soi-même, exister pour la joie de vivre durant quelques jours, c'est prendre une récréation de nature à détendre le cerveau, à relâcher les nerfs, à donner ses droits à la partie physique d'un être humain. Mais s'astreindre à la quintessence de la vie sociale même en canicule, changer ses vêtements à heures fixes, suivre la mode dans un hameau, se rouler dans la vase en guise de bain, valser jusqu'à épuisement et y perdre ses économies, c'est faire un service trop onéreux pour la courte durée de l'existence humaine.

Pour peu que cela continue, les paysans viendront passer leurs étés en ville. Ici, en juillet et en août, ils jouiront de la tranquillité que leur enlèvent nos citadins en villégiature, et pourront porter leur vieux habits sous aucune crainte.

Car les rôles vont changer bientôt. Dans quelques années, les industriels resteront l'été et l'hiver à la campagne, tandis que les cultivateurs habiteront la rue Sherbrooke, où demeurent actuellement un grand nombre d'habitants—sans calembour.

En attendant, tout le monde s'est remis au travail avec un entrain qui fait présager de bonnes affaires aux fournisseurs de la belle saison.

\*.\* Les paroissiens de M. le curé Primeau, à Boucherville, ont célébré, la semaine dernière, le premier centenaire de la fondation de leur couvent et le deux-centième anniversaire de la construction de leur église. Cette fête a été observée par les personnages les plus haut placés dans l'Eglise au Canada. Deux archevêques et trois évêques, ainsi qu'environ cent prêtres y ont pris part. Monsieur le surintendant de l'instruction publique s'était fait un devoir d'y assister. Le supérieur de la compagnie de Saint-Sulpice, M. Colin, a profité de l'occasion pour faire cadeau au couvent d'une statue de la Sainte-Vierge qui ornera

désormais la niche centrale à l'extérieur de cette institution. M. Z. Aubertin, de Boucherville, a donné à M. Primeau une chape de grande valeur destinée à la célébration des offices religieux.

Il y a eu une messe pontificale célébrée par Monseigneur l'Archevêque de Montréal, à laquelle l'éloquent P. Lalonde a prononcé l'un des plus beaux sermons de sa carrière.

Tout le voisinage de l'église avait été décoré avec goût, et le soir, il y a eu une illumination très bien réussie.

\*.\* La mort du Prince Henri d'Orléans, avec son cachet de sombre mélancolie, n'a pas laissé de répandre une très vive émotion dans la presse française. Ce jeune explorateur, qui avait quitté la vie fiévreuse des grandes cités pour s'enfoncer dans l'inconnu, avait prouvé par ses fructueux voyages que la filiation royale n'est pas toujours incompatible avec la force intellectuelle. Il avait parcouru les Indes, escaladé le plateau central, visité le fond de la Chine, abordé à Madagascar, traversé plusieurs fois la presqu'île indochinoise, pénétré jusqu'au cœur d'Abyssinie !

Il n'avait que trente-trois ans. Rempli du désir de se rendre utile à sa patrie, ambitieux, il explorait le fond de l'Orient avec une ardeur vraiment héroïque. Passionné comme tous ses ancêtres, il avait transporté avec lui l'amour de vivre qui hélas ! l'a mordu au foie et a terminé ses jours encore à la fleur de l'âge.

Il est mort à Saïgon, le 8 août. Il était le fils aîné du duc de Chartres et avait vu le jour à Ham, Angleterre, le 15 octobre 1867.

\*.\* C'est à qui se rendra le plus aimable au duc d'York et de Cornouailles, qui vient au Canada avec le pouvoir de conférer des titres. Le ministre des chemins de fer, dont le goût pour les chars palais est bien connu, vient de faire construire, pour l'usage exclusif du royal visiteur, une voiture de chemin de fer, telle qu'il s'en voit rarement au monde. C'est un véritable palais ambulante, tout aussi riche que le véhicule particulier du président des Etats-Unis et où Son Altesse ne saurait oublier le luxe de ses châteaux.

Le vapeur *Fronetnac*, sur lequel le duc et la duchesse seront invités à parcourir le haut du fleuve, est l'un des plus jolis bateaux de notre flotte marchande. Rien n'a été épargné pour le rendre aussi parfait que possible sur tous les rapports.

Les gravures que nous publions à ce sujet nous ont été fournies par notre confrère *La Presse*, dont la générosité en circonstances semblables est bien connue.

On dit que l'héritier présomptif du trône va faire chevaliers les maires des cités canadiennes par où il doit passer. Dans quinze jours, paraît-il, notre maire s'appellera sir Raymond et le premier magistrat de Québec aura nom sir Siméon. Nous ne pourrions plus leur donner le titre de *Monsieur* : ils l'auront perdu en acceptant des décorations anglaises. Tout de même, la Couronne britannique, en leur octroyant de si grands honneurs, fera preuve de sympathie pour le Canada.

\*.\* Nous publions aujourd'hui les portraits des directeurs de l'Association des détaillants de nouveautés. Ceux-ci font l'un des plus beaux commerces du pays. Tous les jours dans les rubans, les dentelles, la soie, ils deviennent délicats et gentils presque à leur insu. Ils ont l'avantage de voir défiler quotidiennement dans leurs magasins le beau sexe, anxieux d'ajouter à ses grâces et souriant aux commis pour obtenir le plus possible en ne payant pas... trop cher. Très souvent, si le commis à une nature de journaliste, il succombe aux charmes de ses clientes, devient nerveux sous leurs regards, et, dans sa confusion, mesure dix au lieu de cinq verges de ruban. Il en résulte que certains établissements très achalandés déposent leurs bilans. Si j'avais un conseil à donner aux marchands de nouveautés, je leur dirais : N'employez que des

filles derrière vos comptoirs. Désireuses de mieux paraître que les clientes, elles ne diminueront pas les prix et les jeunes gens qui iront faire des emplettes n'oseront jamais exposer leur galanterie à marchander les objets.

ARTHUR BEAUCHESNE.

## BONHEUR

Au flanc d'un coteau, ma chaumière,  
Un petit ruisseau cristallin  
Tournant la meule d'un moulin  
Avec la lenteur coutumière ;  
Des osiers au bord du ruisseau ;  
De temps en temps, barrant sa route,  
Une roche énorme se voûte  
Pour l'obliger à faire un saut.

Les abeilles ont là leur ruche  
Contre le pied du mur fleuri ;  
Plus loin, à la source qui rit,  
Je vais moi-même emplir ma cruche,  
L'oreille pleine du caquet  
Du pinson et du troglodyte ;  
Ma porte, à personne interdite,  
Ne ferme que par un loquet.

Un lierre suit l'arc de mon porche  
Ouvert aux passants accablés.  
Point de fils de fer barbelés  
Auxquels le malheureux s'écorche ;  
Mon cœur, comme mon cabanon,  
Mes deux mains, ainsi que ma table,  
Mon jardinet et mon étable,  
Ne surent jamais dire non.

Mon Annette, en robe d'indienne,  
File tout le jour en chantant,  
Et sa chanson va répétant,  
Sans fin, la légende acadienne.  
Voilà mon rêve le plus pur.  
Qui ne l'a fait ? Mais on se grise,  
Et, pour le grand chemin, méprise  
La vie en haut, parmi l'azur.

En haut, en haut, sur la colline,  
On voit sans nuage les cieux,  
Et, du vallon silencieux,  
Parmi la forêt qui décline,  
Se dresser le clocher, veilleur,  
Divin qui sans cesse rappelle  
Une vie encore plus belle,  
Dans un monde encore meilleur.

Halifax, août 1901.

JULES MARIO LANOS.

## SILHOUETTE

Après avoir parlé des chroniqueuses actuelles des journaux canadiens-français de Montréal, il est à propos, ce me semble, d'ajouter un paragraphe pour Attala, Mlle Valois, directrice du "Coin du feu", au MONDE ILLUSTRÉ.

Attala n'est pas, suivant moi, une chroniqueuse comme les autres : sa collaboration est irrégulière. Je dirai qu'elle est une collaboratrice très assidue et sur laquelle on peut compter.

Cette position est précisément celle qui lui convient si l'on tient compte de sa répulsion à publier.

En effet, une certaine timidité la paralyse, une sorte de crainte sans motif apparent la concentre en elle-même, et c'est une contrainte, un effort, chaque fois qu'elle abandonne son manuscrit au prote.

A-t-elle raison ?

Oui et non !

Oui, si elle garde ses œuvres pour les perfectionner sans relâche ; non, si elle pense atteindre l'irréprochable : la perfection n'est pas de l'homme ni... de la femme : hélas !... Oui si la modestie l'oblige au silence, à redouter la gloriole, à fuir un mot d'approbation ; non, si la peur des critiques (acérées, jalouses, injustes, assez souvent) si l'effroi du blâme l'arrêtent.

Dans tout ce qui s'élabore ici-bas, il y a du clinquant, et qui veut le faire sonner le peut sans déployer d'une force extraordinaire.

Ne discute-t-on pas Homère, Bossuet, Racine, Chateaubriand ? Ne critique-t-on pas la Bible ? et sous le même—mais faux—prétexte, n'a-t-on pas flagellé le Christ ?

Allez donc, après cela, vous croire l'idole de tout le monde !

Et du fait que vous n'êtes pas le dieu de tous, refusez-vous d'être l'ami de quelques-uns ?

J'irai plus loin.

Si, en agissant ou en écrivant, une seule personne—une seule—devait vous aimer, je dirais : écrivez, agissez ; car un cœur qui aime vaut plus que tous ceux qui n'aiment pas.

En retour, aimez et donnez !

Attala, timide pour elle, ne l'est pas pour les autres.

J'entends qu'elle accueille volontiers, dans sa page, les jeunes plumes désireuses de causer avec des amis inconnus.

Je la félicite chaleureusement.

Favoriser l'éclosion et l'expansion des talents des écrivains en perspective, est une œuvre de justice.

Il ne faut pas craindre l'ombrage qu'un voisin peut nous donner ; il ne faut pas craindre d'être surpassé par un jeune écrivain que nous aurons protégé ; ce serait de la jalousie, de l'égoïsme et de l'orgueil.

S'il nous égale, s'il nous surpasse, sa force, sa gloire rejaillira sur nous. Le bienfaiteur est toujours, et malgré tout, l'auteur du bienfait. Et la reconnaissance n'est pas morte.

Admettons, pour un moment, l'ingratitude de chaque protégé.

femme qui gagne elle-même son pain de chaque jour ; je l'aime aussi quand elle lutte pour les intérêts de la femme dans la société et lorsqu'elle indique le chemin du bonheur dans la famille.

Attala est un porte-étendard des légions féminines.

Elle aime son sexe et le prouve sans exagération.

Belle cause !

Rien qui éclate dans les écrits d'Attala. Le naturel dans la forme est secondé par la précision d'un style simple, uni, sans appareil. Elle ne nous transporte ni ne nous enthousiasme.

En suivant la marche de sa narration, on comprend tout avec facilité : c'est clair et calme. Elle dit ce qu'elle pense sans presque nous émouvoir et sans essayer de convaincre en nous émouvant.

Partage-t-on son idée ? c'est que le raisonnement est juste !

On la croit ou l'on ne la croit pas avec autant d'aisance, pour cette bonne raison qu'elle se contente de mortrer les choses et les faits, laissant chacun libre de conclure à sa propre manière.

Elle expose bien une idée et la développe avec aisance ; elle dit tout ce qu'il faut et rien que ce qu'il faut. Il y a de l'égalité et de la mesure dans ses articles, ce qui prouve de l'observation et une certaine expérience, sans lesquelles on attache une grande importance aux futilités et peu d'importance aux choses qui en méritent. Ce défaut est fréquent surtout chez les novices de l'art.

Mlle Valois affectionne la littérature qu'elle ne peut cultiver autant qu'elle le désirerait.

Bosquet, Lacordaire, Chateaubriand sont ses amis, Lamartine—dont elle procède—me paraît être son auteur de chevet.

Attala, en effet, a le sens de l'harmonie, et un penchant au rêve. C'est sans doute pourquoi elle pleure en entendant une belle voix, en admirant un coucher du soleil. C'est peut-être aussi pourquoi elle a un goût spécial pour les poètes.

Vous dirai-je qu'Attala rime à ses heures ? Et joliment ?

J'ai sous les yeux quelques-uns de ses vers facilement tournés. Ils ont des murmures doux comme des prières à la Vierge. Les grands coups d'ailes y sont rares ; mais il est très agréable d'entendre un gazouillis de ruisseau, une plainte du vent sous la feuille, un baiser d'oiseau sur le bord d'un nid.

Je n'en parlerai pas davantage. Ce serait gâter le plaisir que vous aurez à les voir paraître à divers intervalles dans LE MONDE ILLUSTRÉ. Le court espace alloué à cette esquisse ne me permet pas d'approfondir davantage mon sujet—je le regrette—il est si facile de trouver sans cesse du bon chez la femme...

ANTONIO PELLETIER.

est tenu de suivre les exigences du monde auquel il appartient.

J'admire en outre le touchant enthousiasme et le sensible attachement de Gilberte pour sa place natale : chacun à ses souvenirs et son coin de bonheur.

Je chéris également la mienne, exaltant sans cesse les beautés naturelles de mon île bien-aimée. De sorte que nos "deux villes canadiennes" ont chacune leur charme et leur histoire. Et si Québec impose par ses souvenirs, notre cher Montréal—qui a aussi les siens—et qui, a-t-on dit un jour, revêt "la vive et expressive physionomie de la France, le regard animé, les lèvres riantes," sait inspirer la confiance et commande la sympathie.

Enfin, je dirai à notre fidèle collaboratrice qu'il y a en tout pays de la glace et du feu, ce qui constitue le "froid" et le chaud.

Entendons-nous, n'est-ce pas ?

VIOLETTE.

QU'EST-CE QUE VIEILLIR

Pour un homme qui n'a jamais vécu sérieusement, vieillir c'est regretter sa jeunesse, s'enorgueillir des biens qu'il a amassés, chercher à les accroître encore, et frémir à l'idée d'être forcé de les abandonner bientôt ; c'est n'oser songer au monde inconnu où nous allons tous, c'est s'éloigner de la terre sans se rapprocher du ciel, et pour ainsi dire, marcher à reculons vers l'immortalité ; c'est subir la vieillesse à l'égal d'une honte, s'emballoter dans un frac de jeune homme et masquer de faux cheveux noirs sa tête blanche ; c'est traîner une vie aride que des sentiments élevés ne fécondent point ; c'est ne voir que les maux de son âge et chercher en vain un ciel serein pour les abriter ; c'est regarder les heureux avec envie et composer son chagrin des plaisirs dont ils jouissent ; c'est gagner à tâtons la fin de sa carrière sans être éclairé par la lumière de l'espérance ; c'est passer en tremblant de sa couche dans son cercueil, et des ténèbres du doute à la nuit du tombeau.

Pour l'homme qui aime la vérité et pense, vieillir c'est préparer son âme à quitter sans regrets cette terre, où tant de maux se mêlent à si peu de bien ; c'est bannir de son cœur l'ambition et la cupidité, pour le peupler des plus nobles espérances ; c'est pardonner à ses ennemis d'ici-bas pour obtenir son pardon là-haut ; c'est consoler l'indigence en jetant une goutte de miel dans sa coupe amère ; c'est éclairer de son expérience sa famille et ses amis ; c'est faire de ses cheveux blancs une couronne inspirant le respect et l'amour, et si le destin le fit poète, c'est faire monter la voix de son repentir comme un encens mélodieux vers le ciel où il est près de s'élever lui-même.

Ces deux hommes descendent le fleuve de la vie, mais ils regardent la mort sous un aspect bien différent ; car si, pour le premier, c'est un écueil où sa nacelle va se briser, pour le second c'est un port où l'attendent le calme et la félicité.

PETITE POSTE EN FAMILLE

Mlle M.-A. R...—Article va paraître. Vous avez de l'enthousiasme. A vingt ans, c'est naturel, surtout chez une jeune fille. Oh ! ces jeunes filles ! A bientôt.

Mme P. L..., St-Jean.—Je regrette que vos vers ne soient pas dans la note du MONDE ILLUSTRÉ. Merci au revoir.

M. Edgar, Nicolet.—Reçu lettre. Ce sera donc pour une autre fois, puisque vos occupations vous empêchent de venir à nous immédiatement. Au revoir : mieux vaut tard que jamais—pour les bonnes choses.—ANTONIO.

On annonce, pour le 24 courant, le mariage de M. le notaire Z.-N. Raymond, de Saint-Placide, à Mlle Eva Pinard, d'Ottawa.



Photo Quéry, frères

ATTALA (MLLE VALOIS)

Faudrait-il, pour cela, devenir pessimiste ?

Non.

Si l'on oublie que vous avez "fait du bien," vous, en vous-même, vous aurez le bonheur d'entendre une voix qui criera : "Tu as fait le bien."

Pourriez-vous, alors, ne pas aider—même l'ingrat ? J'ose néanmoins affirmer que les vrais ingrats sont peu nombreux : ce sont plutôt des malreconnaisants.

On s'effraye, en général, sur ce point comme sur tant d'autres.

Mettons un peu de notre cœur dans notre jugement trop sévère et, par ce moyen, la plupart du temps le doute disparaîtra à notre insu.

Le bien se trouve partout ; il suffit d'ouvrir l'œil pour l'apercevoir : ouvrons l'œil !

Mlle Attala traite ordinairement des sujets sérieux et envisage surtout le côté pratique des choses.

Je remarque, dans chacune de ses productions, la note plaintive, un gémissement ; elle est triste.

A t-elle souffert ? Comme Madeleine, a-t-elle prié sur la tombe des siens ?

Qui n'a point pleuré ignore la vie !

Mais il est des êtres de privilège sur qui le Ciel semble frapper avec complaisance : de même un forgeron bat sur l'enclume le fer qu'il veut rendre meilleur.

J'aime encore Attala lorsqu'elle parle du dévouement, de l'abnégation, de l'énergie nécessaires à la

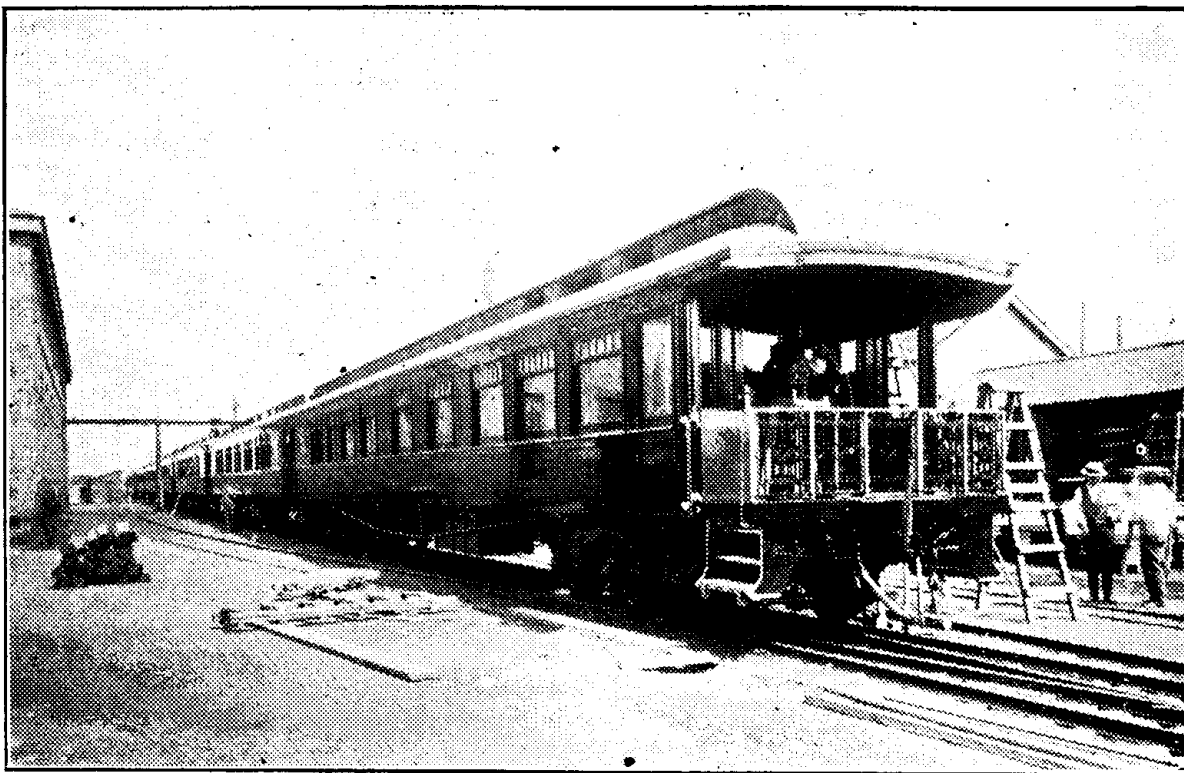
TARDIVE RÉPLIQUE

L'aspect progressif que prend chaque jour notre ville semble jeter quelque peu l'effroi dans le cœur de notre sensitive Gilberte qui, à ce sujet, nous a témoigné sa crainte dans son article du 20 juillet, que je voyais, il y a quelques jours, pour la première fois.

Ça lui est "un vrai chagrin, dit elle, de voir ainsi sa chère ville de Québec se moderniser au point de dépasser Montréal."

Ce serait son droit, puisqu'elle est notre aînée ; mais il me semble que c'est là une question à discuter. Quant à nous, nous n'avons qu'à applaudir aux heureuses transformations que subit notre jeune et jolie cité, transformations qui, du reste, s'opèrent infailliblement en tout pays au cours des ans et des siècles. Et puis, comment se plaindre de l'anticipation de notre ville ? Peut-on reprocher à l'enfance de se développer ? Où donc serait l'avenir sans le progrès ?

Ainsi, rassurez-vous, gentille Gilberte, le cœur de vos compatriotes n'est pas encore si "américanisé" qu'il ne puisse désormais se souvenir de ses ancêtres. Ce serait fouler aux pieds les anciennes traditions que l'on vénère, au contraire, malgré tout, et quand même. Mais il en est des pays comme des individus où chacun



LE TRAIN SPÉCIAL DE LEURS ALTESSES ROYALES

LA MER

(RÉMINISCENCES)

A Mlle M. T.

L'ange de la nuit, sur la terre et les eaux, avait étendu son aile. Toute vie semblait suspendue. Sur les rives du grand fleuve, tout sommeillait. Seule; la rêveuse *Philomèle* lançait dans les airs ses trilles mélancoliques qu'accompagnait le bruit des vagues venant mourir au rivage.

C'était l'heure du repos, mais sourd à ma prière, le rebelle fuyait.

Nous étions aux derniers jours de mai. Par ma fenêtre entr'ouverte, la douce brise entra. Ne pouvant dormir et attiré par la grande voix qui sort de l'onde et qui sans cesse appelle, je m'accoudai à ma fenêtre et suivis les vagues qui vont se poursuivant jusqu'au sein de l'océan, poussées par la force même du Créateur.

Dans un beau firmament au bord duquel des myriades d'étoiles scintillaient, l'éternelle riieuse lentement se promenait, laissant jouer ses rayons dans les rides innombrables du Saint-Laurent.

Jusque là-bas, au fond de l'horizon, je suivis la course de ces vagues folles dont la lune argentait les têtes et qui se cherchaient, se fuyaient, se confondaient, et plus loin renaissaient, faisant de la surface du fleuve tantôt un miroir dans lequel se souriaient les étoiles, tantôt un champ de labour.

Je suivais encore la vague et déjà la lune, du chemin qu'elle doit parcourir, avait fait un bon tiers, lorsque là-bas, tout au fond de ce qui me semblait l'autre rive, un nuage, faisant saillie sur le fond bleu uniforme du ciel, attira mon attention.

Bientôt se dessinèrent des mâts, une cheminée, et enfin un navire tout entier. C'était sans doute un transatlantique, peut-être aussi un des bateaux qui desservent les rives du Saint-Laurent.

Je regardais s'avancer ce sillonneur

de mers qui, fièrement, remontait notre grand fleuve. Combien de temps je l'observai ainsi, je ne sais, car sa vue avait éveillé en moi des souvenirs de douze ans. Plus le navire approchait, plus les émotions éprouvées à mon départ de France se retraçaient vivement à ma mémoire et à mon cœur...

C'était aux derniers jours de septembre, après une nuit d'insomnie, durant laquelle la vapeur nous avait emportés de Paris; nous arrivâmes, au petit jour, sur les grands quais du Havre.

Là, pour la première fois, la mer m'apparut. Mon

regard ne pouvait parvenir à toute l'embrasser, et mes yeux ne se rassasiaient point d'admirer son immense étendue. J'avais tant désiré la voir et, du pied de mes montagnes, si souvent je m'étais tourné vers elle, qu'il me semblait qu'elle m'appartenait enfin.

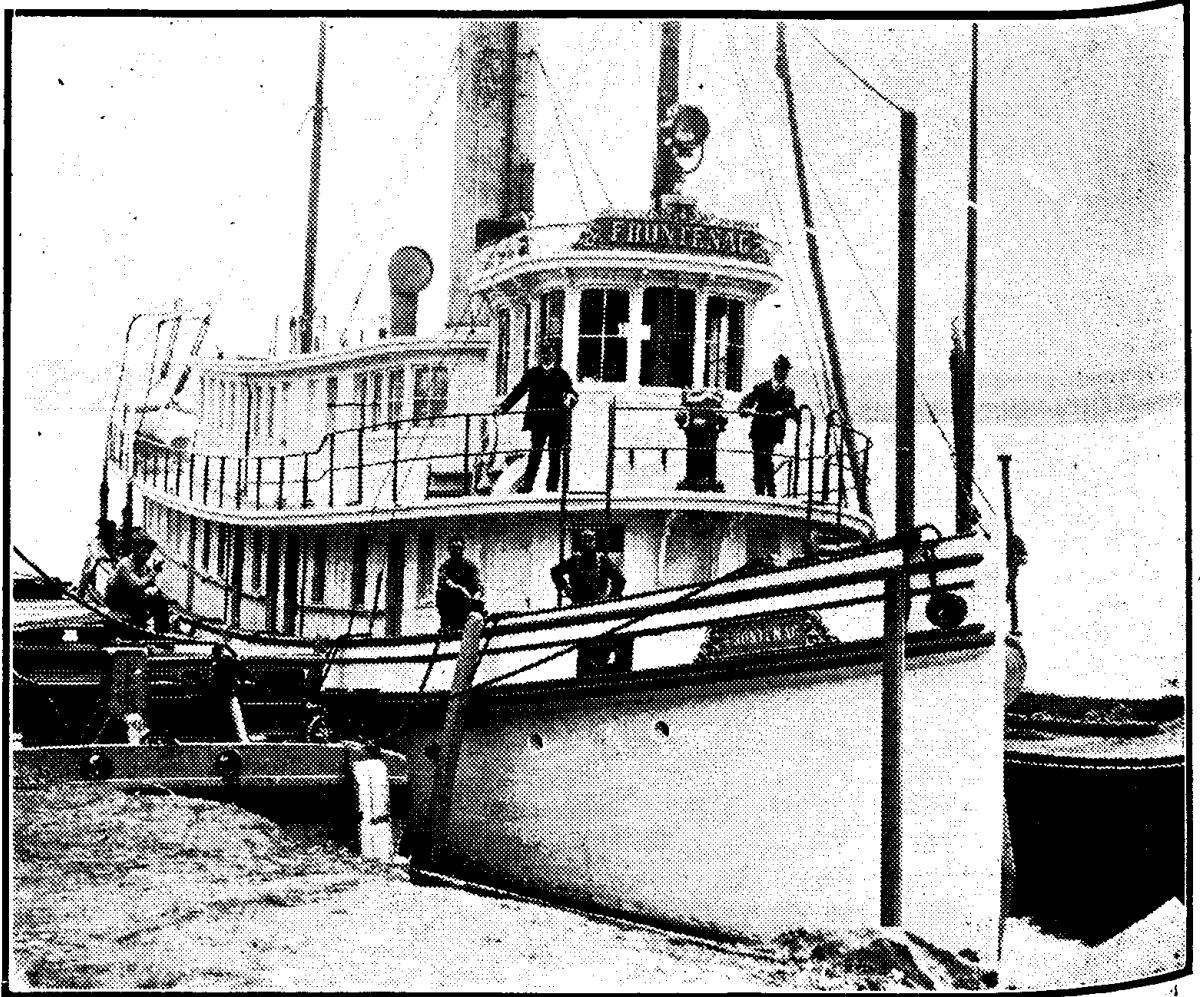
Je n'avais vu encore qu'en image ces bateaux qui visitent les deux mondes et voilà qu'à deux pas devant moi, m'apparaissait le grand monstre qui, dans une heure, allait nous enfermer dans ses entrailles de fer pour ne nous vomir que sur les plages du nouveau continent.

J'avais brûlé du désir de le voir, mais, mon Dieu, qu'il était grand! Qu'il me semblait noir! Avec ses quatre grands mâts qui transperçaient les cieux, avec toutes ses échelles goudronnées, et ses cordages d'acier, avec ses cheminées, vrais cratères en éruption, avec sa sirène dont les cris stridents nous saluaient en ébranlant l'atmosphère, avec son ombre gigantesque qui, bien, bien au loin assombrissait les flots, il m'effraya!

Ce fut le cœur rempli de tristesse que je montai à son bord. Là, cramonné au bastingage, j'essayais d'apaiser les angoisses de mon âme. Sous mes pieds le pont vacillait, et semblait vouloir manquer; dans ma poitrine, je sentais mon cœur battre à se rompre; dans ma tête

tout était en désordre et, sous mes yeux, la terre et l'onde tournaient. Cependant, j'avais dix-sept ans et je me sentais homme. Honteux de cette frayeur, par un effort de de volonté, je parvins à me calmer. Je descendis sur les quais, à la hâte j'envoyai un dernier adieu à tous ceux que, là-bas, bien au loin, au pied des grandes Alpes, j'avais laissés et, confiant à une pauvre feuille de la "Gascogne".

Sur le pont, tous les bagages étaient entassés et des



LE YACHT DU GOUVERNEMENT, LE "FRONTENAC" SUR LEQUEL VOYAGERA LE DUC DE CORNOUILLES LORS DE SON PASSAGE AU CANADA.—Photo Laprés & Lavergne

matelots  
Une foul  
et venais  
cette vil  
avec eux  
à tout ba  
Je de  
gite qui  
hâte la d  
mes pour  
je remon  
bien-être  
respirer  
A cet  
pitié auc  
qui anno  
dunette,  
des ordre  
Enfin,  
éternels  
fois l'on  
sur cette  
changent  
ce muet  
amour d  
Quelle v  
larmes!  
Silenc  
aussi si  
aucun d  
baisers  
Mais j  
battaient  
vallées  
étaient t  
courage.  
Au de  
amarres  
enchain  
de sa lib  
Le car  
grands  
un cour  
s'élança  
un supr  
que des  
Les qu  
flots.  
Seule  
viennent  
fond de  
mouette  
alors re  
éternell  
j'envoy  
Dans  
avait si  
quait le  
Nous  
n'ayant  
goéland  
courbé  
déchets  
ondes  
dans sa  
Quant  
toujour  
large, F  
étrange  
de mon  
succédé  
à l'arri  
mous d  
hondan  
flots.  
J'éta  
grande  
et les  
montai  
d'un a  
Alors,  
gré me

matelots étaient occupés à les placer dans la cale. Une foule de passagers, d'amis, de visiteurs, allaient et venaient, descendaient dans les divers étages de cette ville flottante, et en remontaient, emportant avec eux un peu de cette odeur grasseuse particulière à tout bateau.

Je descendis, moi aussi, prendre possession du gîte qui m'était destiné, puis, après avoir étudié à la hâte la disposition de ma nouvelle demeure, sentant mes poumons comme paralysés et le cœur mal à l'aise, je remontai sur le pont. Oh ! quelle sensation de bien-être je ressentis lorsque je pus à pleins poumons respirer le bon air pur.

A cet instant, le sifflet à vapeur, durement, sans pitié aucune, jeta dans les airs les trois cris stridents qui annonçaient l'heure du départ. Du haut de sa dunette, un officier, à l'aide d'un porte-voix, donnait des ordres.

Enfin, tous les adieux sont faits, adieux peut-être éternels ! Des larmes dans tous les yeux, une dernière fois l'on s'est embrassé, et maintenant, les uns entassés sur cette île mouvante, les autres sur les quais, n'échangent plus leurs pensées que par des signes. Que ce muet langage est cependant bien expressif ! Quel amour dans ces baisers envoyés du bout des doigts ! Quelle vivacité dans ces regards qui brillent sous les larmes !

Silencieux je suivais ces adieux, et je cherchais moi aussi si quelque ami ne me souriait pas ; mais non, aucun de ces regards n'était pour moi, aucun de ces baisers ne venait calmer mes angoisses.

Mais je savais qu'à cette même heure, des cœurs battaient à l'unisson du mien et que du fond des vallées de nos Alpes, des yeux remplis de larmes étaient tournés vers moi : cette pensée ranima mon courage.

Au dernier et long signal du sifflet, on détacha les amarres et le navire qui, depuis huit jours, avait été enchaîné, se sentant enfin libre, s'empessa de jouir de sa liberté.

Le canon gronda, les drapeaux, du haut de leurs grands mâts, saluèrent et le fendeur d'ondes, comme un coursier capricieux, après quelques hésitations s'élança sur les flots. Les mouchoirs s'agitèrent, en un suprême adieu, mais bientôt l'on ne distingua plus que des formes indécises qui disparurent bien vite. Les quais à chaque instant, s'enfonçaient dans les flots.

Seules les blanches falaises, au pied desquelles viennent se briser les vagues, se dressaient encore au fond de l'horizon, et on les aurait prises pour des mouettes se reposant sur la crête des vagues. Je crus alors revoir les hauts et fiers sommets aux neiges éternelles et aux derniers rochers de ma France, j'envoyai un dernier baiser.

Dans le lointain s'effaçait le remorqueur qui nous avait aidés à gagner la haute mer ; rapide, il regagnait le port.

Nous étions seuls ! seuls sur l'Océan immense, n'ayant pour compagnons que les oiseaux sinistres, goélands et mouettes aux larges ailes et au bec recourbé qui, à l'arrière du bateau, se disputaient les déchets. De temps en temps, quelque habitant des ondes montrait son dos luisant, puis, disparaissait dans sa demeure profonde.

Quand il n'y eut plus autour de nous que les flots toujours verts et se renouvelant sans cesse ; quand au large, plus une seule voile ne se montra, un sentiment étrange, que je n'avais pas encore éprouvé, s'empara de mon être. L'isolement complet et subit qui avait succédé à l'agitation du départ m'accabla, et accoudé à l'arrière du navire, n'ayant pour témoin que le remous des vagues, mon cœur éclata ; de mes yeux d'abondantes larmes coulèrent et se perdirent dans les flots.

J'étais donc seul, désormais, pour entreprendre la grande lutte de la vie, seul pour diriger mon esquif, et les nuages qui là-bas, bien au fond de l'horizon, montaient dans le ciel bleu, semblaient être le présage d'un avenir sombre où les orages seraient nombreux ! Alors, malgré mon courage, malgré mon énergie, malgré mes dix-sept ans, j'eus peur. Oui je m'effrayai à la

pensée de l'avenir incertain qui m'attendait et que j'aurais voulu sonder.

Le jour baissait, le soleil aux trois quarts se noyait dans les flots, et dans le ciel en feu qui empourprait les ondes, des légions de dragons luttaient.

A la vue de ce spectacle si grandiose, à la vue de cet Océan tout pénétré de lumière, aux sourires des cieus qui se reflétaient dans les vagues et couronnaient leurs têtes de rubis, de saphirs et d'émeraudes, je sentis la confiance renaître en mon cœur, et le calme se fit en moi.

"Quand on aime Dieu, l'on n'a rien à craindre, m'avait dit ma mère ; et, avait-elle ajouté, en me donnant sa dernière caresse, à dix-sept ans, on doit être un homme : Partout mon cœur te suivra." Le souvenir de ces paroles, qui étaient pour toujours gravées en mon cœur, dissipa toutes mes terreurs.

Tandis que j'étais tout entier à mes pensées, le soleil qui jamais ne s'arrête, était descendu dans les flots et seuls, des nuages, empreints de ses dernières clartés, se partageaient le fond du ciel, faisant plus grand notre horizon.

La cloche sonnait l'heure du souper. Calme, presque gai, je descendais à la salle à manger, lorsque trois compagnons de route me rejoignirent. Nous avions déjà fait ensemble le trajet de Paris au Havre. Nous fûmes heureux de nous retrouver et, dès lors, nous devinmes des inséparables.

Ce trio d'amis se composait de deux jeunes Irlandaises, qui allaient rejoindre leur père à Chicago, et un jeune Marseillais, qui s'en allait faire du négoce en Californie.

Nous faisons une petite famille et agréablement, nous passions nos journées et nos veillées que nous prolongions souvent fort tard. Il faisait si bon respirer la fraîche brise qui, le soir, nous caressait ! La nuit était si belle, avec ses innombrables étoiles devant la voute céleste et dont la timide clarté jetait comme un voile de mystère sur tout ce si vaste océan !

Que de douces impressions emplissent l'âme dans ces heures de solitude ! Elle grandit et s'élève, à contempler tous ces mondes suspendus au-dessus de nos têtes et auprès desquels le nôtre n'est qu'un pygmée. Cependant, dans l'infini des cieus, ils ne semblent que des étincelles. A la pensée que c'est Dieu qui les a fixés dans la profondeur de son ciel ; qu'en sa main toute-puissante, il contient ces flots qui nous bercent ; qu'il connaît le nombre exact de ces phosphorescentes étincelles que notre vaisseau fait briller, dans sa marche rapide, et que l'on aperçoit encore au loin, je sentais toute mon âme tressaillir et mon cœur se remplir d'espérance.

Ainsi passaient les jours, ainsi passaient les nuits.

HENRI BERNARD.

*La fin au prochain numéro*

## FIDÉLITÉ À LA CONSIGNE

Depuis deux heures, l'armée était plongée dans le plus profond sommeil. Un silence de mort régnait partout. Seul dans sa tente, Napoléon veillait et préparait ses plans.

Bonaparte, ayant consulté sa montre, se leva, se couvrit de son manteau et sortit. La nuit était obscure, et une pluie froide tombait à grosses gouttes. Ça et là, on apercevait l'ombre d'une sentinelle qui veillait.

A la faveur des ténèbres, Napoléon parvint jusqu'au point qui séparait les deux armées et, feignant de venir du côté des Autrichiens, il revint vers son camp. Comme il passait près d'une sentinelle, celle-ci lui cria :

—Qui vive ? Vous ne passerez pas !

Alors, le grand conquérant se fit Autrichien et reprit :

—Tout doux, mon brave seigneur, n'y allez pas si bon train, car il ne tient qu'à moi de dépouiller et d'attacher à l'arbre que voici celui qui se dit Français.

—Eh bien ! je le suis, Français, et je vais vous le prouver, car vous ne passerez pas tant que je vivrai.

Alors le faux Autrichien déploya une grande bourse et, s'approchant du soldat, lui dit :

—Tiens, ceci est à toi si tu me laisses passer.

—L'argent, reprit le Français, n'est rien pour un soldat de garde, et surtout pour un soldat français. Retirez-vous, vous dis-je, et craignez ma baïonnette !

Bonaparte, voyant la fidélité de la sentinelle et ne voulant pas se dissimuler plus longtemps, s'enfuit comme il était venu.

Maintenant qu'il était sûr que la garde serait bien montée, il se reposa de ses longues fatigues, afin d'être bien disposé pour le lendemain.

Le jour suivant, le petit caporal fit venir sa sentinelle de la veille. Lorsqu'elle fut devant lui, Napoléon lui demanda son nom, puis, sortant de sa poche une bourse, il lui dit :

—Connais-tu cette bourse, ne l'as-tu point vue quelque part ?

—Il me semble l'avoir vue, mais je ne puis dire où. Comme le jeune soldat ne pouvait dire où, l'empereur reprit :

—Te souviens-tu de ton entretien de cette nuit, avec un inconnu ?

—Mais oui, et je crois que cet infâme d'Autrichien avait la bourse que vous me montrez.

—Tu l'as enfin deviné, répondit le petit caporal, et cet inconnu qui t'a offert de l'argent et que tu crois être un Autrichien, c'est un Français, c'est moi ! Pour te récompenser de ta fidélité, je te donne cette bourse, en attendant que la croix d'honneur brille à ta boutonnière. Continue comme tu es parti et tu iras loin.

LUVIANUS.

## SUR L'AMOUR

L'amour est l'architecte de l'univers.—HÉSIODE.

\* \*

L'amour est le plus doux et le meilleur des moralistes.—BACON.

\* \*

C'est de Dieu qu'il sort, c'est à lui qu'il remonte.—PIERRE LEROUX.

\* \*

L'amour est une folie qui procure à l'homme les plus grands plaisirs qu'il soit donné aux êtres de son espèce de goûter sur la terre.—STENDHAL.

\* \*

Peu de gens savent ce que c'est que l'amour et, parmi ceux qui le savent, il en est bien peu qui le disent.—Mme GUIZOT.

\* \*

L'amour est un caprice dont la durée dépend de nous, et qui est sujet au dégoût comme au repentir.—NINON DE L'ENCLOS.

\* \*

Ce dangereux enfant, si tendre, si cruel,  
Porte en sa faible main le destin de la terre,  
Donne avec un sourire, ou la paix ou la guerre,  
Et répandant partout ses trompeuses douceurs,  
Anime l'univers et vit dans les cœurs.

VOLTAIRE.

## LA FAMILLE

Qu'ils sont doux mais qu'ils sont rapides, les moments que les frères et les sœurs passent ensemble dans leurs jeunes années, réunis sous l'aile de leurs vieux parents.

La famille de l'homme n'est que d'un jour : le souffle de Dieu la disperse comme une fumée. A peine le fils connaît-il le père, le père le fils, le frère la sœur, la sœur le frère ! Le chêne voit germer ses glands autour de lui : il n'en est pas ainsi des enfants des hommes.

CHATEAUBRIAND.

# AU COIN DU FEU

SOUS LA DIRECTION D'ATTALA

## Montréal et ses misères soulagées par la femme

A cette époque primitive de notre jeune histoire où la grande âme de la France transplantait, sur nos bords, la fine fleur catholique éclose à l'ombre du drapeau "fleur de lys," dans ce bataillon de braves que conduisait l'illustre de Maisonneuve vers le Canada alors sauvage, une noble figure, au profil doux et grave, se dégageait de cette glorieuse phalange au cœur si chrétiennement français. *Les Relations des RR. PP. Jésuites* rapportent que Jeanne Mance, la douce vierge, était "l'Ange de Ville-Marie". Son immense charité trouvait à exercer son zèle autant parmi les sauvages qu'au milieu des colons. Deux fois, son dévouement la portant en France pour y chercher du renfort et du secours, sauva d'une perte imminente la malheureuse colonie, sans cesse frémissante sous la hache et le scalpel des Iroquois. Déjà, de nobles victimes avaient donné au sol de notre patrie son baptême de sang ; et chaque jour, le ciel et la forêt étaient témoin des atrocités des indigènes. Jeanne Mance prodiguait son intelligence, son cœur et son temps à panser ces innombrables écorchures barbares, guérissant, consolant, édifiant toute la population de l'île prédestinée.

Deux siècles se sont écoulés depuis cette époque de fer et de feu, où les RR. PP. Brébœuf, Lallemand, Jogues et autres fils glorieux de la France cueillaient au Canada la palme du martyr. Le noyau d'outre-mer a produit ses fruits. Une immense population, surtout canadienne-française et catholique, s'est développée au pied de cet admirable Mont-Royal et sur la rive de notre majestueux Saint-Laurent. La fleur de charité, éclose dans nos bois sauvages, sous un rayon ardent de flamme divine, s'est épanouie dans une floraison merveilleuse, et Montréal reconnaissante a bien fait de graver dans le bronze les traits vénérés de Paul de Maisonneuve et de Jeanne Mance.

Jetons un regard sur cette plage fortunée, théâtre des multiples exploits de nos valeureux prédécesseurs. Le génie de l'homme s'énorgueillit à bon droit de ce qui constitue pour lui le produit d'une civilisation avancée. L'industrie, le commerce, les arts et les lettres ont pris dans notre cité une extension qui nous fait augurer, dans un avenir assez rapproché, une place d'honneur au rang des villes les plus progressives. Le génie de la femme—celui de son cœur—a trouvé le secret de recueillir toutes les misères et d'appliquer à chacune le baume qui la soulagera et souvent la guérira. Avez-vous déjà visité nos maisons de charité ? L'amour de Dieu et du prochain y produit parfois des merveilles qui vont jusqu'à étonner la science.

Ici, de mignonnes créatures, pauvres petits oiseaux transis, chassés du nid par un vent d'orage, ont retrouvé un asile, où à force de soins, de tact et de tendresse, on leur insufflera une vie nouvelle, tout en leur faisant oublier leur origine accidentée et les premières et plus douces joies de la famille. Plus haut, de malheureux vieillards, mornes saules-pleureurs frémissant sur la tombe entr'ouverte, ont demandé au refuge des abandonnés l'abri et le pain nécessaires à leur frêle existence.

Un peu plus loin, le tableau change d'aspect. Voyez-vous ces aveugles qui lisent, écrivent, façonnent de leurs doigts habiles maints travaux délicats ? Entendez-vous ce chant plein d'harmonie, ces notes vibrantes que rend le piano ou la lyre ? Pauvres êtres ! toute leur âme passe dans ces soupirs. Ils pleurent le soleil, la lune, les étoiles, la terre et l'eau, toute cette belle nature entrevue peut-être en un jour inoubliable. Qui sait ? dans leur nuit éternelle, Dieu si bon, par le ministère de ses anges commis à leur

garde, leur a fait voir, sans doute, avec les yeux de la foi, un coin du beau paradis où brille son éclatante Lumière et voilà, peut-être, le mot de leur sourire lorsqu'ils chantent.

Encore un peu plus haut, nouvelle scène des plus intéressantes. Ici, les sourdes-muettes entretiennent, par le jeu de leurs doigts, une conversation des plus animées. Une considération en passant. Vous croyez peut-être que cette infortune est moins grande que la précédente. Veuillez vous détromper. Le dévoué chapelain des sourdes-muettes nous disait que cette misère primait l'autre. "Les aveugles ont, du moins, cet avantage de pouvoir vivre en communication avec la société disait-il. Leur ouïe perçoit les mots transmettant à leur esprit les pensées de leurs semblables, tandis que ces pauvres sourdes-muettes !..." Et le bon prêtre essayait furtivement une larme jaillissant de son cœur. Cependant, elles se comprennent entre elles. Où donc est la clef du mystère ? Miracle de la charité, opéré par de sublimes apôtres !

Maintenant, descendons plus bas, encore plus bas... Ma plume, en touchant cette plaie sociale, la plus douloureuse peut-être, craint de l'aiguillonner davantage, et mon cœur de femme s'émeut en songeant aux pauvres naufragés perdus dans la tempête, tristes épaves se heurtant à tous les récifs, violemment rejetées du flot perfide et moqueur. Mais Dieu est là qui veille, et son phare lumineux attire au port divin, guidées par une cohorte angélique, les créatures brisées qui n'espèrent plus qu'en Lui.

Non loin de là, une troupe d'êtres, réputés incorrigibles, donnent à de modestes femmes courageuses, patientes et douces, la tâche ardue de rendre à la société ces rudes natures, disciplinées à la vertu, à la raison et au devoir, sans espoir d'autre récompense que les rétributions du ciel.

Prolongeons un peu notre course, puis entrons sans bruit dans ces domaines de la souffrance. Quel désolant spectacle nous offrent ces vastes salles d'hôpital où gisent toutes les douleurs ! et comment ne pas admirer la sympathique ambulancière qui va et vient d'un lit à l'autre, portant avec douceur à chaque malade les secours qui secondent si habilement la science éclairée de nos médecins. Aucun office, même des plus répugnants, n'ont pu vaincre cette nature délicate, épurée au creuset de la charité, et la femme sublime, vouée à la religion et au soulagement de la souffrance, ne cesse de prononcer son sourire, sa compassion et sa prière, à travers ces pâleurs, ces plaintes et ces agonies.

Puis-je ne pas dire un mot de cet asile de la folie, où de tristes infortunés promènent sans but, sans motif et sans souci, leur pauvre intelligence, ensevelie dans leur chair, devenue son sépulcre. Des âmes aimantes et charitables ont encore eu pitié de cette misère, et le séjour des aliénés miroite, parfois, des éclairs de joie qui réjouissent la gent pitoyable qui l'habite.

Et pour n'oublier personne, rendons ici hommage à la femme chrétienne et compatissante, quittant très souvent sa volière dorée, pour aller, inaperçue, à travers les méandres de la foule, porter à l'âme, au cœur et au corps qui souffrent, la parole de foi qui console, le mot de compassion qui soulage et l'aumône qui réconforte.

Lecteurs, lectrices, le cerveau de l'homme a conçu des productions gigantesques, le cœur de la femme en a réalisé de merveilleuses. On nous reproche très souvent de nous laisser trop gouverner par ce petit monarque, et pourtant, l'immortel Lacordaire n'a-t-il pas dit : "De Dieu à l'homme, de la terre au ciel, le cœur seul unit et remplit tout ; il est le commencement, le milieu et la fin de toutes choses. Qui aime vit, qui aime se dévoue, qui aime est content, et une

goutte d'amour mise en balance avec tout l'univers l'emporterait comme la tempête ferait d'un brin de paille."

Mesdames, s'il vous arrive quelquefois d'avoir à supporter une discussion épineuse sur le mérite d'une tête d'homme et celui d'un cœur de femme, souriez tout simplement, de votre sourire bienveillant et doux. Notre génie—celui de notre cœur—n'aurait jamais inventé la vapeur et l'électricité qui broyent et brûlent, ou encore, les froides mathématiques. Mais que de maux, qui proviennent même des découvertes de la science, n'a-t-il pas soulagés et même guéris ! Et ce cœur, ne saurait-il encore donner beaucoup de lui-même aux souffrants et se donner en entier, pour son propre compte, en dédaignant tous les calculs ?

Des deux parts, qui sait si la nôtre ne serait pas la meilleure ?

ATTALA.

## LA MODE

Les plumes d'autruche seront la garniture favorite pour les chapeaux d'automne et d'hiver.

\*\*\*

Les manches deviennent de plus en plus larges, à partir du coude jusqu'au poignet.

\*\*\*

Les dentelles seront plus portées que jamais. Les dentelles arabe, cluny, guipure, chantilly et le crochet Irlandais seront très en demande.

\*\*\*

Les couleurs de la saison seront le brun, le beige, le rouge, le bleu marin, le gris et surtout le vert qui gagne en popularité tous les jours.

\*\*\*

Un bouquet de roses rouges et une seule plume d'autruche garnissent très bien un chapeau, fait pour les premiers jours de l'automne.

\*\*\*

Les jupons sont très larges du bas. On les garnit de plusieurs volants en mousseline de soie souvent ornés d'applications de dentelles noires ou blanches.

\*\*\*

Les bonnets d'enfants sont plus jolis que jamais. Les bords seront très larges et doublés de chiffons ou de mousseline de soie. Des plumes, des grands choux de ruban, des fourrures et de la gaze seront choisis pour garnir ces charmantes créatures.

## L'ORAGE

Dans le bois jaseur, dans le bois ombreux,  
Tout plein de chansons égayant les branches,  
Dans le bois rempli de nids amoureux,  
De papillons fous, de claires pervenches.

Soudain, ce matin, un grain a passé.  
Ce ne fut pas long. Et pourtant l'orage,  
Dans le bois jaseur, hélas ! n'a laissé  
Que deuil et misère après son passage.

Il a, le cruel, il a tout détruit,  
Les nids, les chansons, les feuilles, les branches,  
Frappant, arrachant, à grands coups, grand bruit,  
Les beaux arbres verts, les fleurottes blanches.

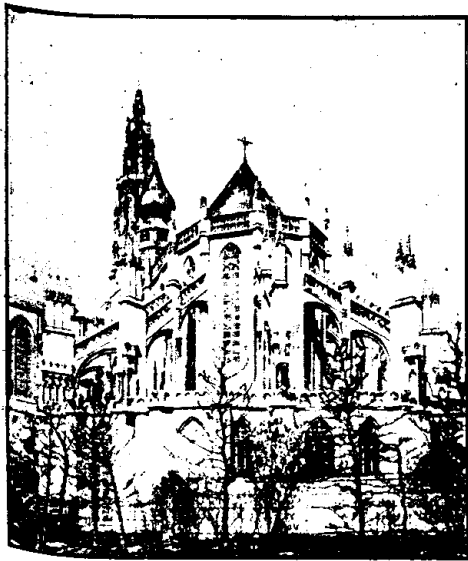
Tout ce que l'on voit est mort ou flétri :  
C'est la nuit d'hiver remuant l'aurore.  
Il ne reste rien que le sol meurtri,  
La terre éperdue et qui tremble encore !

Il en est ainsi, bien souvent, du cœur,  
Brusquement il a son tourment suprême ;  
Le chagrin le tord dans sa profondeur  
Et rien ne survit en lui que... lui-même.

L'orage a brisé ses rêves bénis,  
Par force arraché ses espoirs rebelles,  
Et de ses oiseaux et de leurs doux nids  
Il ne reste rien que des plumes d'ailes...

Bien plus dévasté que le petit bois  
(Le bois garde au moins sa fleur d'espérance  
Et reverdira gaiement d'autres fois)  
Le cœur n'aura plus jamais que souffrance !

JEAN BARANCY.



ABSIDE DE LA CATHÉDRALE D'ANVERS

EN VOYAGE

ANVERS

L'Anversia des Romains, la Burg d'Antiverpeu des anciens Flammands est certainement une des villes les plus intéressantes de la vieille Europe. Quelque soit le point de vue auquel on se place, nous avons un champ d'observation des plus vaste, tant pour l'industrie et le commerce que pour l'art et les sciences.

Anvers est un des ports de mer les plus considérables de l'Europe, c'est un point stratégique important, l'histoire a enregistré son nom à maintes reprises et la légende l'a immortalisé.

La ville fut fondée par des marins Germains et déjà, au onzième siècle, Sigisbert de Gembloux proclamait Anvers une noble métropole.

Selon la légende de sainte Dympre, publiée dans les *Acta Sanctorum*, c'est en 620 que la sainte débarqua dans un lieu Auvergna et y logea. La dénomination de *locus* est peu flatteuse ; mais aux yeux de l'hagiographe, la localité était habitée par une population livrée à ses superstitions germaniques, tandis que toute la contrée environnante était convertie au catholicisme.

Une vingtaine d'années plus tard, saint Eloi, évêque de Nyon et premier ministre du roi Dagobert, rendit une visite à la population riveraine, qui l'accueillit fort mal et refusa d'écouter les exhortations du saint Apôtre. Toutefois, il y a lieu de croire que les *Anuarpers*, soucieux de leur liberté, n'avaient guère reconnu en saint Eloi que le représentant de l'autorité souveraine.

Saint Amand, au cours du VII<sup>e</sup> siècle, vint convertir les Anversoises au catholicisme. Le saint parlait la langue saxonne et continua d'habiter au milieu de la population qui le

révérait comme un père. Plus tard, Anvers fut converti en marquisat, et Godefroid de Bouillon, généralissime de la première Croisade, en fut le premier gouverneur. Depuis, Anvers suivit les différentes phases de l'histoire belge, successivement Allemands, Espagnols, Autrichiens, les Anversoises devinrent Français en 1793 jusqu'en 1815, époque à laquelle la Belgique fut adjugée au roi de Hollande. Enfin, depuis 1830, nous voyons la reine de l'Escaut faire partie du royaume de Belgique, dont elle est, après Bruxelles, la ville principale.

Anvers, ai-je dit, est plein de légendes fort belles, entre autres, celle de *Lohengrin*, qui a inspiré à Richard Wagner le sujet d'un de ses plus beaux opéras.

La légende indique toujours chez un peuple, ce degré d'imagination qui porte aux rêveries poétiques et aux grandes inspirations des Arts. En effet, Anvers n'est pas seulement une cité mercantile et maritime, mais aussi d'un intérêt artistique de tout premier ordre. C'est là que vécut Rubens, Van Dyck, Quentin Massys, Temiers et une foule d'autres maîtres de la grande école flamande. Ils vivent là encore dans leurs œuvres, et les églises et les musées contiennent des trésors que l'amateur ne peut se lasser d'admirer. Aussi Anvers est devenu une des Mecque du grand art, et à ce point de vue seul, mérite l'intérêt du touriste intelligent.

par la mer du Nord, ce qui frappe le plus c'est le port et les superbes quais construits depuis peu. Les nouvelles jetées sont toutes neuves et éclairées à la lumière électrique. Les installations maritimes n'ont pas moins de quarante hectares de superficie et les quais ont un longueur de quatre kilomètres.

Le port d'Anvers est, comme je viens de le dire, un des plus importants de l'Europe. Les quais ont cent mètres de large sur une étendue de 3,600 mètres. Ils sont garnis d'un outillage complet de chemins de fer et de voies carrossables. Tous les jours, les transatlantiques les plus considérables débarquent en rade profonde contre les quais de 49 pieds, à marée basse.

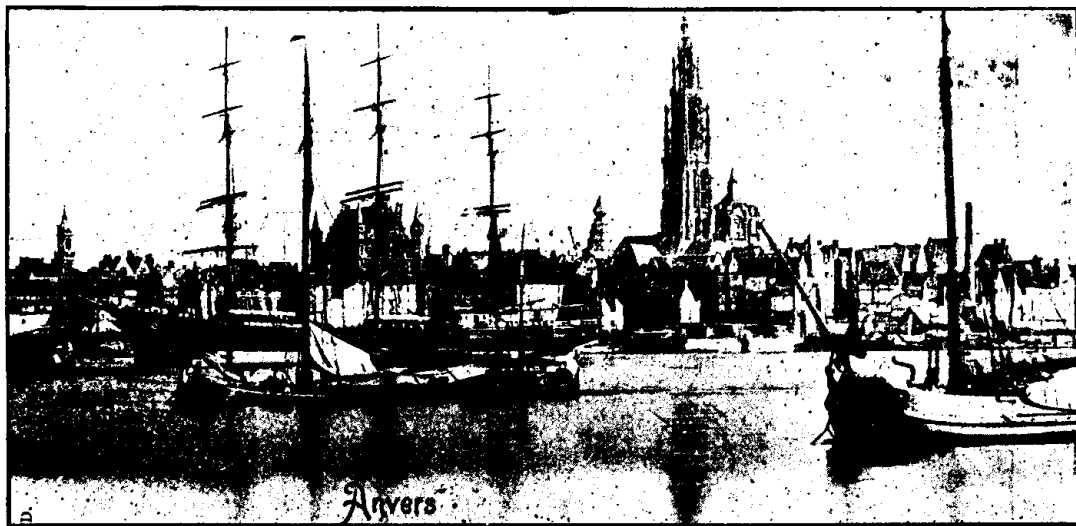
Au nord de la ville, les bassins maritimes représentent une surface, de trois cents milles mètres carrés. Ceci donne huit bassins maritimes et six bassins de radoub.

La moyenne du mouvement de ce magnifique port donne un chiffre, de 2,600 wagons dirigés vers l'intérieur du pays. L'animation y est considérable, et cela ne doit pas surprendre, lorsqu'on sait que le commerce anversoise absorbe les sept huitièmes du commerce de la Belgique et enrégistre une exportation d'au-delà sept millions de tonnes par année.

\* \*

Anvers est aussi une forte place de guerre. Les fortifications de cette place militaire ont coûté 70 millions de francs. A part l'enceinte, nous voyons seize

Lorsqu'on arrive à Anvers par l'Escaut, c'est-à-dire



Anvers

forts détachés en premier plan et une autre, ligne de forts avancés situés à 10 kil. : des premiers. En plus, un système spécial d'écluses permet d'inonder la campagne autour de la ville sur un rayon de six milles de large. Ce système, plus les forts détachés, font d'Anvers une des places stratégiques les plus importantes de l'Europe.

Dr JÉHIN PRUME.

(A suivre)

OPINION D'UN CONTEMPORAIN

On se laisse souvent conduire par des mots dont à "l'usage" le sens semble se perdre : *Patrie, humanité, justice, égalité, etc.*

\* \*

Trop heureux celui qui, du haut d'une tour d'ivoire, peut, d'un œil désintéressé, regarder les hommes qui s'agitent et que l'intérêt mène, s'empresser à leurs affaires ou à leurs plaisirs !

\* \*

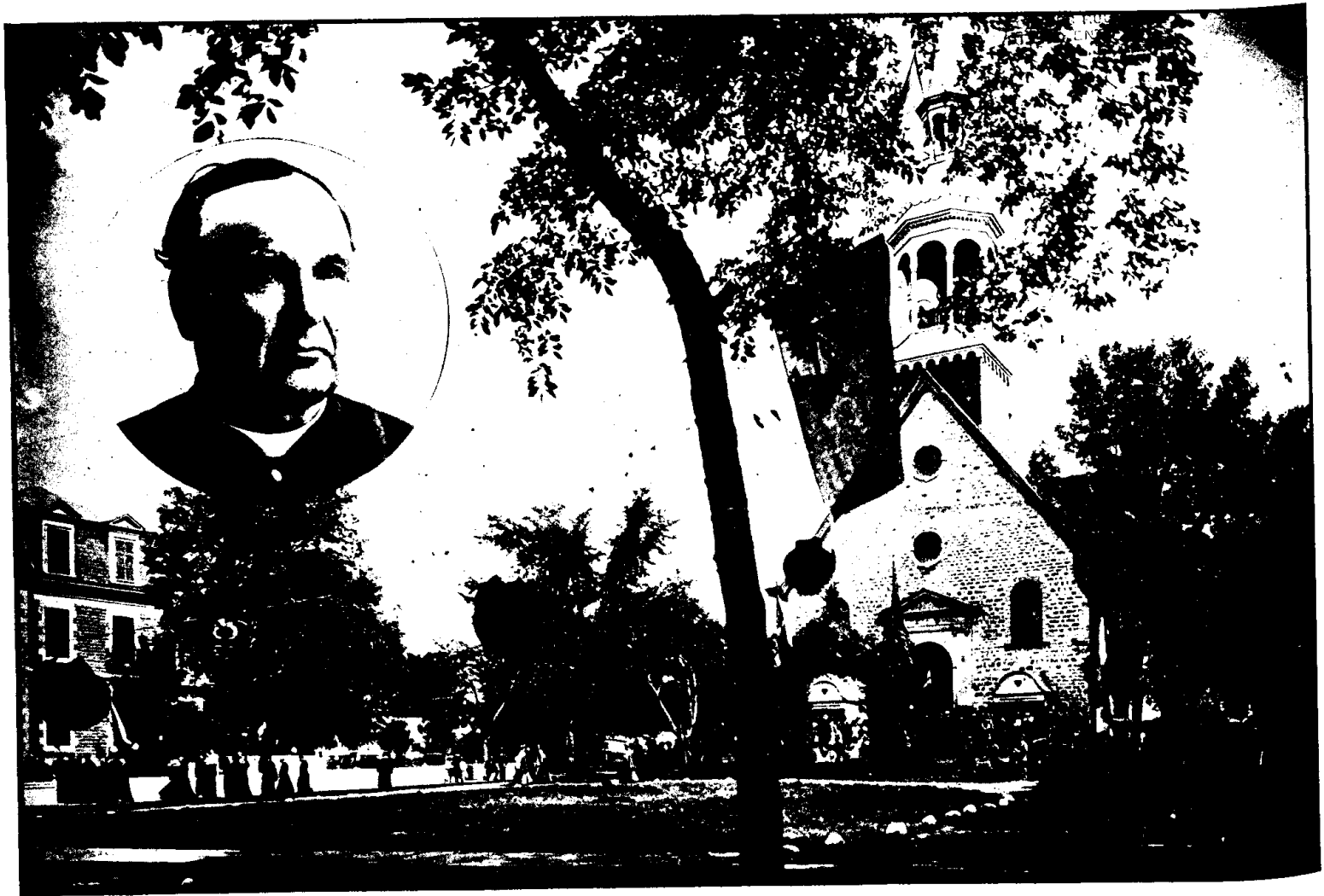
Il est des gens qui sont poussés vers les hautes charges et qui tâchent à s'en approprier l'air. Il en est d'autres qui s'y poussent eux-mêmes et qui s'y trouvent comme tout naturellement.

\* \*

Connaissez-vous le bibliophile ? Il aime le livre pour lui-même et comme pour son odeur. Il a des éditions princeps, des éditions numérotées. Il est à l'affût de toutes les nouveautés, il est informé de toutes les publications. L'elzévir n'a pas de secrets pour lui, non plus que le marquin. Il a même une nombreuse bibliothèque. Il a la passion des livres, mais il n'a pas la passion de la lecture. — ED. JULLIEN.







Le Révd M. Primeau

LES FETES DE BOUCHERVILLE : La place de l'église



A TRAVERS LE CANADA. — LES FETES DE BOUCHERVILLE : Le banquet. — Photo. Dumas, 112, rue Vitré

LA

En ce  
 Albert de  
 —S'ils  
 t-il. Ça s  
 Le pat  
 avançaie  
 Marie.  
 riat des  
 Empo  
 croiser.  
 Ils se  
 Deux  
 dirent d  
 Alber  
 béant et  
 épouvan  
 —Ton  
 de chan  
 Et il  
 vement  
 Elle  
 Lorsq  
 des deu  
 l'eau sa  
 Mme  
 envahis  
 cher du

—  
 passe-t  
 Mau  
 —Le  
 et mad  
 saisiss  
 sance.  
 Vale  
 rien m  
 de jou  
 —E  
 voix e  
 Elle  
 et viv  
 —I  
 —I  
 réplie  
 sera n  
 —C  
 gamin  
 —I  
 —C  
 Le  
 patin  
 Ma  
 lava  
 qui n  
 To  
 que  
 Le  
 bray  
 sauv  
 firen  
 faill  
 L  
 —  
 —  
 Mar



Bruno Charbonneau 1er V.-Prés.



J.-F. Patenaude, Prés.



A. Rouleau, 2e V.-Prés.



J.-D. Couture, Sec.



Ernest Lamy, Ass.-Sec.



J. O. Gareau Trés. et Ex-Prés.



J.-A. Daignault, Ass.-Trés.



Z. Arcand, Sec.-Cor.



Eugene Desjardins, Com.-Ordon.

MONTREAL : Bureau de Direction de la Société des Marchands-Détailleurs de Nouveautés

## LE MARÉCHAL WALDERSEE

L'empereur d'Allemagne avait décidé de rendre au maréchal de Waldersee et, par suite, à tout le corps expéditionnaire allemand, des honneurs particuliers. Non content d'avoir envoyé au-devant de lui une division toute entière, sous le commandement de son jeune frère, le prince Henri, l'empereur est allé à la rencontre du paquebot *Géra*, qui ramenait le maréchal à Hambourg. A Brunshausen, l'ex-commandant des forces alliées dans le Petchili monta à bord du *Hohenzollern* et fit, en compagnie de Guillaume II, le trajet jusqu'à Hambourg, où a eu lieu une réception solennelle.

La diplomatie impériale indiquait, tout naturellement, au paquebot qui ramenait le maréchal, de faire escale à Alger, et au général allemand lui-même de rendre, aux autorités militaires une visite de courtoisie. Pendant cette visite, le maréchal, qui se porte garant de la sécurité de la Chine, s'est exprimé d'une façon très élogieuse sur le compte des généraux français, du général Voyron, qu'il a en estime particulière, et de ses soldats.



Personnellement, il a déclaré avoir contracté avec les troupes françaises une véritable dette de reconnaissance. C'est, en effet, à un soldat français qu'il doit de n'avoir pas péri dans l'incendie du grand palais impérial. Ce brave, comme il l'a raconté au général de Bellegarde, l'arracha aux flammes, le porta sur son dos et, avec un dévouement bien français, au risque de périr lui-même, le hissa au dehors, à travers une fenêtre.

Cette escale d'un navire allemand à Alger est la préface, peut-être, d'un événement considérable.

Il n'est pas impossible, en effet, que l'escadre allemande toute entière aille, à son tour, mouiller devant Brest.

Ce serait non-seulement la première fois que des vaisseaux de guerre allemands visiteraient un port français, mais, dans cette seconde escale, le prince de Prusse serait amené à rendre visite à l'amiral de Courthille et à présenter, peut-être, les compliments de l'empereur.

## UNE CHASSE AUX RHINOCÉROS

Avec sa tête difforme, son front petit et fuyant, ses oreilles pendantes, avec sa peau épaisse, glabre, dépourvue de plis, couverte de verrues et de boue à moitié desséchée, avec son œil petit au regard méchant, le rhinocéros est fort laid, plus encore que l'hippopotame, ce qui n'est pas peu dire. Il aime à se vautrer dans la vase et ne sort que la nuit ou le matin de très bonne heure ; il craint le soleil et se retire, pendant les heures chaudes de la journée, dans des

broussailles impénétrables. Sa vue est faible, son ouïe aussi, mais son odorat est d'une finesse extrême. Quoiqu'il se nourrisse d'herbes et de racines, qu'il lui est facile de saisir avec sa lèvre supérieure avançant en pointe, il est le seul animal qui attaque l'homme sans provocation ; l'odeur humaine, qui met tous les animaux en fuite, depuis la petite antilope jusqu'à l'éléphant, l'attire au contraire, et il accourt aussi vite que ses jambes peuvent le porter. Pour l'éviter, il faut s'arranger de façon à ne plus être senti ; il s'en retourne alors comme il était venu, non sans avoir parfois battu la brousse en tous sens, à la recherche de l'ennemi. Sa taille, la rapidité de sa course sa méchanceté et sa stupidité en font un animal très dangereux à rencontrer.

\* \*

Me trouvant dans le pays des Magandjas j'avais installé mon camp en pleine brousse et j'avais l'habitude de partir tous les matins dans la même direction à cause du vent, afin d'aller tuer une antilope pour le repas de mes hommes et le mien. A un kilomètre sous le vent et à notre droite, se trouvait une mare fréquentée par les grands animaux. Un matin, au moment où nous passions en cet endroit, un bruit lointain nous fit prêter l'oreille : ce même bruit, nous l'avions déjà entendu un soir. *Pembéré!* (rhinocéros), dit Tambarika ; aussitôt nous primes le vent pour en sortir à angle droit et nous allâmes nous cacher derrière des arbres, ce qui dura moins de temps que je n'en mets à l'écrire.

Le bruit se rapprochait rapidement : c'était un souffle puissant et saccadé, ressemblant, en beaucoup plus sonore, à celui d'un cheval qui corne ; il était aussi accompagné d'un grand fracas de branches brisées : l'intensité croissante du tapage prouvait la rapidité avec laquelle la bête arrivait. Devant l'endroit où nous nous tenions cachés, à environ un mètre au-dessus du sol, était renversé un gros arbre dont le tronc n'avait pas moins de cinquante centimètres de diamètre...

Non pas un, mais deux rhinocéros énormes, le premier surtout, arrivèrent avec la vitesse de chevaux lancés au galop, sautèrent le tronc d'arbre et, passant devant nous à fond de train, disparurent comme ils étaient venus, j'étais tellement près du lieu de leur passage que je n'avais pu viser : au moment où j'ajustais le premier, mon canon s'était trouvé brusquement arrêté par l'arbre derrière lequel j'étais caché, et lorsque j'en eus fait le tour, l'énorme postérieur du dernier pachyderme était visible dans l'éloignement. J'eus des regrets cuisants d'avoir perdu cette occasion, mais jamais je n'aurais cru que le rhinocéros, qui a l'air si lourd et si apathique, pût galoper à cette allure. J'oubliai bientôt cet incident ; je tuai une petite antilope et je rentrai au camp. L'après-midi (le vent ayant tourné), j'allai d'un autre côté sans penser aux rhinocéros. Mais le lendemain matin, comme nous repassions au même endroit et à la même heure, ils nous chargèrent encore. Cette fois, je me mis trop loin ; ils traversèrent les arbres à quarante mètres. Je suivis leur piste en sens inverse pour voir d'où ils venaient, et elle me conduisit à la mare dont j'ai déjà signalé la présence. J'y allai le soir, et m'embusquai sur un arbre, mais les rhinocéros ne revinrent qu'à la nuit noire ; j'entendis les pachydermes se vautrer dans la boue liquide mais je ne vis rien, et le matin, ils avaient disparu. Le soir, je revins encore sur mon arbre. Je n'y étais pas depuis un quart d'heure qu'une armée de fourmis noires m'assaillit. C'était à en devenir fou. Ces insectes sont terribles ; ils enfoncez leurs crocs dans votre chair et se cramponnent tellement que, lorsqu'on veut les arracher, leur tête reste adhérente à votre peau. Ils pénètrent sous vos vêtements, vous mordent cruellement en mille endroits à la fois, si bien que je défie l'homme le plus maître de lui-même de ne pas saire à ce moment-là des contorsions et des grimaces à rendre des points aux meilleurs clowns.

Avant d'avoir eu le temps de sentir une piqûre et de comprendre quelle en était la cause, j'en étais couvert. Je sautai ou plutôt je me jetai à bas de mon arbre, au risque de me rompre le cou. Rodzani plongea dans la mare pour se soulager : la crainte des cro-

codiles, s'il y en avait eu, ne l'eût pas empêché de l faire.

Quant à moi, tout en dansant un pas d'un nouveau genre et en grinçant les dents de rage et de douleur, j'oubliai les rhinocéros et la création entière, pour me déshabiller aussi vite que je pus, et me mis ensuite à tirer, à arracher les fourmis et à me frotter pendant une demi-heure, sans songer qu'il faisait tout à fait nuit, que mon fusil était sur l'arbre et mes vêtements un peu partout. Si un fauve affamé avait passé, il n'aurait eu aucune peine à trouver son dîner.

Inutile d'ajouter que ce soir-là il me sembla plus raisonnable de renoncer à l'affût et d'aller frictionner mes nombreuses plaies avec une lotion phéniquée. J'étais tout endolori, mes jambes surtout et la partie de mon individu sur laquelle je m'assieds. Souvent, dans la brousse, on marchait par mégarde sur une fourmière en voyage, mais on en sortait à la hâte et on se débarraissait des quelques fourmis qui avaient réussi à grimper sur soi ; mais avoir affaire à une colonne entière vous attaquant à la faveur des ténèbres, c'est terrible.

Le lendemain matin, je me postai à l'endroit habituel et cette fois j'avais pris mon calibre 12 à pointe d'acier (car il est presque impossible de tirer sur un but mouvant et rapide avec un fusil de la taille et du poids de mon 8). Les rhinocéros arrivèrent ; seulement j'attendis pour me cacher de voir la direction qu'ils prendraient, ce qui leur permit de nous sentir plus longtemps et de ne pas dévier de leur chemin comme les tours précédents.

Chaque matin, notre vent, qui a le don de mettre ces animaux en colère, leur faisait exécuter cette charge dans la direction où ils nous sentaient ; dès que nous sortions du vent à angle droit, soit à droite, soit à gauche, ils passaient entraînés par l'impulsion, mais ils n'avaient plus de but du moment où leur nez cessait de les guider.

Etant plus près, cette fois, je visai d'abord presque en face, puis de profil, et, au moment où le rhinocéros de tête passait devant moi, je fis feu soigneusement sur lui et trop vite sur son camarade. Le premier, atteint au cou, avait l'épine dorsale brisée et était tombé pour ne plus se relever ; le second était complètement manqué, à en juger par la désinvolture avec laquelle il disparut, sans même jeter un dernier regard à son compagnon de steeple-chase. Ce dernier reçut encore une balle avant de mourir. Il était énorme et mesurait 1 m. 75 du garrot à la terre. — EDOUARD FO'A.

## CONSCIENCIEUX

Dans un orchestre figurait un musicien allemand qui faisait le trombone à coulisse. Ce brave teuton, très consciencieux, jouait sa partie avec une régularité impeccable. Le chef d'orchestre n'avait jamais le moindre reproche à lui adresser.

Mais, un jour, pendant une répétition, le trombone à coulisse jeta le trouble dans un morceau qu'il connaissait cependant pour l'avoir joué souvent.

Le chef, très étonné, lui demanda :

— Qu'est-ce que vous avez donc aujourd'hui.

— Ch'ai rien répondit l'Allemand.

— Mais vous jouez tout de travers.

— Ché choué pas dé dravers, ché choué cé qu'il y a sur mon mussique.

— Mais pas du tout. Vous interrompez le chant par une note épouvantable.

— Ché choué cé qu'il y a sur mon mussique, reprit l'Allemand entêté.

— Faites voir votre musique ?

La musique fut remise au chef.

— Espèce d'animal, s'écria-t-il. Vous ne voyez donc pas que ce que vous prenez pour une note est une mouche crevée.

— Ché m'en viche, répondit l'obstiné trombone. Elle était sur mon mussique, ché l'ai chouée.

M. J.-N. Laprés, photographe de la maison Laprés et Lavergne, dont nous reproduisons souvent le travail artistique, est de retour d'un voyage à Buffalo, New-York, Boston, les chutes Niagara, Toronto et les Mille-Iles.

Dans u  
cose. M.  
fécondité  
D'après  
celui qui  
soit en m  
lingue, vi  
lions d'œ  
turbot, qu  
giefin, qu  
et le hare  
vingt à ci  
trente à  
prolifiqué  
n'a pas e

On sait  
naire, et  
Un écriv  
qu'un ric  
avait un  
des hom  
plant un  
mais oub  
l'homme  
dedans e  
d'échapp  
sauver.  
vice du r

Le mé  
pêche av  
même, ti  
tait de  
Lorsque  
femme e  
ni les bé  
de la ma  
les enf  
pague a  
pour eux  
tigre éno  
enfants  
approch  
de trom

La plu  
tinet de  
Il en est  
de niche  
pour tro  
Nous  
mun, qu  
qu'on v  
sur les l  
vées. U  
que l'au  
même à  
d'autres

Beau  
d'oiseau  
d'arbre  
nerie co  
un seul  
Peut  
oiseaux  
pendan  
héron  
grimper  
sours q  
Cette  
l'affecti  
vent d  
seaux.  
de griv  
tion au  
arbres

## HISTOIRE NATURELLE

## LA FÉCONDITÉ DE QUELQUES POISSONS

Dans un rapport officiel, relatif aux pêcheries d'Écosse. M. Wernys Fulton a donné un aperçu de la fécondité des poissons.

D'après lui, de tous les poissons, la lingue serait celui qui produirait la plus grande quantité d'œufs, soit en moyenne de vingt à trente millions. Après la lingue, viennent la morue, qui a de deux à vingt millions d'œufs, le merlan noir, qui en donne autant, le turbot, qui produit de trois à six millions d'œufs, l'églefin, qui va de deux à trois cent mille à un million, et le hareng, dont les œufs atteignent le nombre de vingt à cinquante mille. La limande ne pond que de trente à soixante mille œufs. La sole est aussi très prolifique, mais, comme beaucoup d'autres espèces, on n'a pas encore évalué la quantité de ses œufs.

## L'ÉLÉPHANT

On sait que l'éléphant a une mémoire extraordinaire, et qu'il n'oublie jamais le mal qu'on lui a fait. Un écrivain, qui a voyagé dans les Indes, rapporte qu'un riche anglais chez qui il passa plusieurs semaines, avait un éléphant des plus intelligents. Un jour, l'un des hommes employés sur la propriété donna à l'éléphant une beurrée de moutarde. L'animal ne put jamais oublier cette injure. Longtemps après, voyant l'homme sur le bord d'un ruisseau profond, il le jeta dedans et le tenait au fond de l'eau pour l'empêcher d'échapper, lorsque le maître arriva à temps pour le sauver. Le pauvre homme fut obligé de quitter le service du riche Anglais, pour conserver sa vie.

Le même auteur raconte que cet éléphant allait à la pêche avec les enfants de son ami et qu'il pêchait lui-même, tirant habilement les poissons de l'eau et se hâtait de faire mettre l'appât à sa ligne par les enfants. Lorsque le gentleman anglais partait pour voyage, sa femme et ses enfants n'avaient à craindre ni les hommes ni les bêtes féroces. L'éléphant s'installait à la porte de la maison, la gardait jour et nuit, et avait l'œil sur les enfants. Un jour qu'il se promenait dans la campagne avec les enfants sur son dos, cueillant des fruits pour eux et les couvrant de feuilles et de fleurs, un tigre énorme arriva en rugissant. L'éléphant plaça les enfants entre ses pattes, se mit en défense et, laissant approcher la bête féroce, lui cassa les reins d'un coup de trompe.

## SOCIABILITÉ DES OISEAUX

La plupart des espèces d'oiseaux sont doués de l'instinct de sociabilité à un degré plus ou moins élevé. Il en est qui se montrent exclusifs dans leurs façons de nicher, mais qui se joignent à ceux de leur espèce pour trouver leur nourriture.

Nous citerons, parmi eux, le grand plongeon commun, qui élève ses petits parmi les étangs et marais et qu'on voit néanmoins, en compagnie d'autres oiseaux, sur les lacs plus étendus et même à l'époque des couvées. Un des parents reste auprès des petits, tandis que l'autre cherche la compagnie de ses semblables, même à de grandes distances. Nous avons encore d'autres exemples de sociabilité.

Beaucoup de hérons nichent en bandes de milliers d'oiseaux et se serrent de si près que les branches d'arbres fléchissent sous leur poids. J'ai vu une héronnerie contenant plus de 200 nids et jusqu'à 16 nids sur un seul arbre.

Peut-être est-ce pour mieux se protéger que ces oiseaux se rassemblent ainsi. On peut en douter, cependant, car le tumulte et le tapage d'une grande héronnerie sont de nature à attirer les gamins qui grimpent pour s'emparer des beaux œufs, et les chasseurs qui font un terrible carnage dans la troupe ailée.

Cette propension à se réunir n'est pas bornée à l'affection pour l'espèce et la famille, car on voit souvent des rassemblements de diverses espèces d'oiseaux. Tout le monde connaît les troupes mélangées de grives rouges et de merles, à l'époque de la migration automnale. Ils se rassemblent au sommet des arbres et semblent se livrer à des discussions animées,

à en juger par le diapason de leurs voix, et comme deux langues différentes sont employées, la discorde n'est pas mince.

## UTILITÉ DES GUÊPES

Je ne connais personne aimant les guêpes. Un naturaliste irlandais, aurait pourtant, paraît-il, fait, il y a déjà un certain temps, une observation tendant à prouver leur utilité. Il a remarqué, un jour, beaucoup de guêpes bourdonnant autour d'une vache. Recherchant ce qu'elles pouvaient bien faire, il vit que ce n'était nullement à la vache qu'elles s'attaquaient, mais aux mouches qui se posaient sur elle. C'était une véritable chasse, très bien organisée.

Aux mouches saisies les guêpes enlevaient toujours les deux ailes, quelquefois la tête et les pattes et s'envolaient au nid l'offrir à leurs petits. L'observateur distinguait facilement le vol des abeilles allant au nid et en revenant. Il les voyait aussi surveiller davantage une vache de couleur blanche, la couleur de cette vache rendant évidemment les mouches plus visibles, et pendant vingt minutes que dura son observation il constata qu'approximativement le nombre des mouches tuées s'élevait à 330.

Il n'y a guère à douter de l'exactitude de cette observation, faite par un homme de science et recueillie en son temps par la *Revue Scientifique*. Je serais donc, pour ma part, fort disposé à reconnaître l'utilité des guêpes, si elles voulaient toujours garder leurs appétits carnivores pour les mouches.

Il est certain que les mouches appelées à donner leur opinion ne seraient pas de mon avis, mais nous ne pouvons décemment nous occuper de l'opinion des mouches.

## Tentative d'assassinat sur le président McKinley

L'idole des Américains, McKinley, vient d'être victime d'une tentative monstrueuse. Czolgosz, un traître, a tiré deux coups de revolver sur le président des États-Unis, alors que celui-ci, à la tête de son peuple, se réjouissait, au Temple de la Musique, du grand succès de son administration et, tout actuellement, de celui de l'Exposition de Buffalo.



M. MCKINLEY

McKinley—âgé de cinquante-huit ans—est président des États-Unis depuis 1896. Sa carrière a été remarquable.

Ses médecins espèrent de le sauver.

Avant lui, Lincoln, en 1865, et Garfield, en 1881, ont été assassinés.

Les Canadiens, par la voix du MONDE ILLUSTRÉ, offrent leurs vives sympathies à leurs voisins d'outre-ligne.

Les poètes sont de grands enfants dont le babil, pour plaire, n'a pas besoin d'avoir le sens commun.—Gr-M. VALTOUR.

## PALAIS-ROYAL

En annonçant, la semaine dernière, l'ouverture du nouveau théâtre dirigé par M. R. Harmant, nous faisons des vœux sincères pour le succès de cette intéressante entreprise. Or, nos vœux ont été comblés au-delà de toute espérance. La salle est si coquette, les artistes si sympathiques et si consciencieux, le public si élégant, que déjà le Palais-Royal est devenu un lieu à la mode.

Rien, du reste n'est plus naturel. Comment, en effet, n'aimerait-on pas un joli théâtre qui offre à tous, pour un prix presque dérisoire, cette bonne, cette franche gaieté que nous rencontrons si rarement dans le cours de nos heures d'occupation, et même dans nos instants de loisir. Se récréer honnêtement, rire à bouche ouverte, l'œil humide d'une joie sans mélange ; s'amuser comme des enfants lâchés dans la grande cour et pouvoir oublier durant toute une soirée les déboires et les trahisons de la vie, que faut-il de plus pour être satisfait ?

Là est le secret du succès du Palais-Royal. Qu'il continue avec cette note comique et convenable, et ce théâtre deviendra un besoin pour tous.

Cette semaine, c'est *La Gagnotte* qui tient l'affiche. Ce choix s'imposait, car il était guère possible de prendre le nom du célèbre théâtre parisien sans donner dès le début la pièce étourdissante qui a en partie fait sa gloire. L'interprétation de cette œuvre célèbre est aussi parfaite que possible, et s'il manque quelque chose au Palais-Royal, c'est l'espace pour recevoir tous ceux qui désirent assister à ses représentations.

## JEUX ET AMUSEMENTS

## LOGOGRIPE

A tel qui vous enseigne ou bien qui vous gouverne,  
Tour à tour enlève un seul pied, chez lecteur,  
Ce larcin donnera, moyennant qu'on l'alterne,  
Le bonnet du pontife et celui du pasteur.

## MÉTAGRAMME

C'est un fourbe, un escogriffe  
Comme par ses mille tours,  
Expert à cacher sa griffe  
Sous sa patte de velours.

Pour imposer le silence  
Ou nous tenir en éveil  
Le terme par excellence  
Car il n'a pas son pareil.

Solutions des problèmes qui ont paru dans le No 901

Vers à reconstruire.—

J'ai vu ton sourire et tes larmes,  
J'ai vu ton cœur triste et joyeux ;  
Qui des deux a le plus de charmes,  
Dis-moi ce que j'aime le mieux :

Les perles de ta bouche ou celles de tes yeux ?

Anagramme.—Bêta et beat.

Logogripe.—Fronces et ronces.

Solutions des problèmes qui ont paru dans le No 902

Charade.—Tan-gage.

Problème chiffré : Epigramme.—

C'est assez, pour des vers méchants,

Qu'un pour la rime, un pour le sens.

Enigme.—La route.

Coquilles.—1. Faire. Dire.—2. Sait. Trompe.—3.

Aime. Villes. Vit. Campagne.—4. Fureurs. Onde. Brisent. Barques.

Les gâtés du recensement :

Un paysan anglais à inscrit son chat comme ayant passé, sous son toit, la nuit du 31 décembre au 1er janvier.

Le bulletin de recensement porte : nom, Juri ; sexe, masculin ; âge, un an ; profession, chasseur de souris, travaillant pour son compte. Ni sourd, ni aveugle, ni aliéné.

## NOTES ET FAITS

On annonce que la princesse Anne de Prusse, veuve du prince Frédéric de Hesse, vient de se convertir au catholicisme.

Depuis un an, c'est la deuxième princesse de la cour de Guillaume II qui se fait catholique.

On ne saurait trop encourager les beaux flots d'harmonie, afin d'obtenir une jolie marche solennelle pour la fête du couronnement d'Edouard VII. La Société des musiciens de la cité de Londres vient de constituer un prix de 500 guinées.

Adieu le *God save the Queen*, l'avenir est au futur chef-d'œuvre.

A qui la Marche ?

Une charmante idée de M. Osiris : Le donateur de la Malmaison a très exactement relevé le chemin parcouru par Napoléon lorsqu'au moment de partir pour l'exil il fit une dernière fois le tour du château ; et du point où l'empereur s'arrêta pour jeter un suprême regard sur ce séjour qui avait été pour lui le plus heureux, M. Osiris a fait tracer une allée qu'il appelle la "route de l'exil".

Cette allée, il la fait planter de lauriers.

Un mot de Crispi d'un amusant cynisme.

Il recevait un député, journaliste français. La conversation touchait à tous les sujets. Soudain, M. Crispi, dit à son visiteur :

— Mais, je crois bien me souvenir que votre gouvernement vous a mis en prison, il y a quelques années ?

— Oui, j'ai fait de la prison politique, comme tout le monde en France.

— Vous avez bien fait ! répondit Crispi. Commencer par aller en prison, c'est le moyen de finir par pouvoir y mettre les autres... Ainsi, moi...

Aucun ministre ne fit jamais éclore plus de pamphlets que Mazarin. Le plus célèbre de tous, qui était de Scarron, donne son nom à tous les autres, qu'on a coutume de cataloguer sous le titre général de *Mazarinades*. On en compte environ quatre mille, ce qui donne une belle idée de l'indépendance d'esprit de nos ancêtres, en un temps qui ne jouissait pas de la liberté de la presse. La Bibliothèque Mazarine, de Paris, va réunir la collection complète de ces pamphlets, grâce à un échange avec la bibliothèque de Bordeaux, qui lui cède les trois cents spécimens dont elle manquait.

Voilà une curiosité historique de tout premier ordre.

La vache du général.

A Plymouth (Angleterre), en face de l'hôtel du gouvernement, il y a une petite pelouse. Les sentinelles ont la consigne formelle d'en défendre l'accès à tout autre qu'à une vache appartenant au général.

Une vieille dame, sortant de l'hôtel, s'avisait de traverser la pelouse. Aussitôt, un factionnaire l'interpelle en termes très vifs. La dame, outrée, se retourne :

— Savez-vous bien qui je suis, vous qui me parlez sur ce ton ?

Mais le factionnaire, esclave de sa consigne :

— Je ne sais qui vous êtes, mais je sais bien que vous n'êtes pas la vache du général.

Napoléon, les Anglais et les Boers.

Un soldat revenant de l'Afrique du Sud raconte un incident bien curieux qui s'est produit dans un blockhaus, près de Brandfort.

Les soldats anglais avaient improvisé une sorte de théâtre et jouaient une pièce intitulée "Napoléon", glorifiant l'empereur. La sentinelle elle-même y prenait part.

Tout d'un coup, on entend crier à l'entrée :

— C'est moi qui fais le Napoléon. Que tout le monde lève la main.

C'étaient les Boers qui, ayant entouré le blockhaus, prirent toute la garnison avec armes et bagages, y compris les accessoires du théâtre.

La Société des Pères-Blancs vient de publier le compte-rendu annuel des progrès de sa propagande. L'ensemble de ses stations africaines s'élève à 65, desservies par 61 missionnaires, 140 sœurs et un millier de catéchistes ; on compte 60,000 néophytes et 151,000 catéchumènes, 141 écoles et 9,570 ; les soins donnés aux malades dépassent le chiffre de 342,000.

Au Soudan, les stations de Kati, Ségou et Banankourou ont eu à lutter contre la famine qui a désolé le pays bambara. Un asile de vieillards a été ouvert à Timbuctou. L'école de Bouyé compte 40 élèves. Mgr Hacquart avait commencé son apostolat dans le Mossi ; deux stations sont ouvertes à Koupéla et à Fada-N'Gourme ; une troisième station a dû y être créée. Enfin, Mgr Hacquart voulait en fonder une dans le troisième territoire militaire.

Les revendications féminines marchent, elles aussi, à une belle allure. Pour peu que cela continue, toutes les professions, jusque-là réservées au sexe fort, seront envahies par les femmes.

Miss Bagwill, qui vient d'épouser le propriétaire d'une écurie de courses, de Chicago, monte en jockey les chevaux de son mari.

Miss Rose Sturgeon, une belle jeune fille de vingt ans, conduit tous les jours, comme postillon, le courrier de Denic à Andrews (Orégon).

Miss Allen, de l'Etat de Wyoming, fait, à cheval, le service de garde chasse.

D'autres "mises" sont ramoneurs. Mme Steel, à Sussex, fut "fossoyeur" jusqu'à l'âge de soixante ans.

Au Japon, les femmes font le métier pénible de "chauffeur" à bord des paquebots. A Nagasaki, une centaine de femmes sont "débardeurs" ; elles font même la partie la plus ardue de ce métier ingrat. Les plus jeunes, par un sentiment inné de coquetterie, se garantissent les mains avec des gants.

Pour finir. La ville suédoise de Nasso a un corps de "pompiers" entièrement composé de femmes.

Une anecdote sur "l'Oncle Paul" :

Il y a quatre ans, la colonie française du Transvaal donnait, à Johannesburg, un grand bal à l'occasion du 14 juillet. Grâce à l'influence de M. Aubert, consul de France, on avait fini par décider le président Kruger à accepter l'invitation de nos compatriotes, et on sait que le vieil homme d'Etat n'aimait pas le monde. Toutes les dames avaient fait assaut de toilettes et les corsages les plus décolletés s'épanouissaient dans la salle ornée de fleurs.

A l'heure convenue, M. Kruger arriva, accompagné de consul et d'autres personnages. Il passa le premier dans le couloir et, sans autre formalité, ouvrit lui-même la porte de la salle de bal :

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-il en la refermant vivement, qu'ai-je fait ? ces dames ne sont pas encore habillées !

Force fut d'envoyer rapidement chercher des fichus et des écharpes, et le bon président, désolé de son étourderie, ne voulut absolument pénétrer dans la salle que lorsque la toilette fut bien terminée. Et, tout le temps de la soirée, il se confondait en excuses pour avoir scandalisé ces pauvres dames en les surprenant à peine vêtues.

D'aucuns trouveront cette pudeur naïve. N'est-elle pourtant pas la plus juste critique des mœurs... décolletées ?

Un jour, peu de temps après la mort de son fils aimé, le duc de Clarence, la princesse de Galles, maintenant reine d'Angleterre, se promenait aux environs de sa propriété de Sandrigham quand elle rencontra une pauvre vieille pleurant amèrement et chancelant

sous un lourd fardeau. Interrogée, elle répondit qu'elle gagnait sa vie à faire des commissions pour les gens du pays.

— Mais ce fardeau est trop lourd pour votre âge, dit la princesse de Galles.

— Vous avez raison, madame, répondit la vieille ; il me faudra renoncer à mon métier et alors je mourrai de faim. Jack, mon garçon, portait les fardeaux pour moi, jadis, madame.

— Et où est-il ?

— Il est mort. Oh ! il est mort, dit la vieille femme en éclatant en sanglots.

Sans un mot, la princesse s'en alla précipitamment, abaissant son voile sur sa figure pour cacher ses pleurs. Quelques jours plus tard, un joli panier et un fort âne s'arrêta à la porte de la vieille femme qui maintenant va dans sa petite voiture de-ci de-là, faisant ses commissions. La vieille n'a jamais su à qui elle devait ce cadeau.

Cette pluie d'étoiles qui, à cette époque de l'année, surprend, émerveille et aussi effraye encore bien des gens, fournit un jour à un prisonnier célèbre une réplique vraiment piquante.

C'était dans la soirée du 9 au 10 août 1874, soirée tiède et limpide. Deux hommes se promenaient sur la terrasse d'un fort dans l'une des îles de la Méditerranée, respirant l'air parfumé de la côte ; le premier, replet, d'apparence robuste, déjà d'un certain âge ; l'autre, de petite taille, fluet, plus jeune.

— Oh ! voyez donc, monsieur le maréchal, dit respectueusement le second de ces personnages au premier en étendant la main vers le ciel que les "larmes de saint Laurent" zébraient d'or, quelles belles étoiles filantes !

— C'est vrai, mon cher directeur, c'est vrai, répondit l'interpellé avec un sourire. Superbes, en effet, ces étoiles, superbes ! mais j'en ai vu filer de plus grosses que ça !

Deux heures plus tard, le maréchal Bazaine s'élevait de l'île Sainte-Marguerite, et c'est seulement, le lendemain matin que le trop confiant directeur Marchi comprit que son prisonnier s'était tout simplement moqué de lui avec ses "grosses" étoiles filantes.

Un souvenir à propos de l'impératrice Frédéric qui vient de mourir :

C'était quelques années après la guerre. L'armée allemande faisait ses grandes manœuvres d'automne. Pour la première fois depuis nos désastres, un officier français y assistait. Mission pénible et délicate pour laquelle avait été désigné le colonel Grandin, qui par la suite, devint divisionnaire.

A certain jour, il y avait grande revue de cavalerie. Il faisait un temps épouvantable. On attendait l'empereur Guillaume Ier, qui devait inspecter les escadrons assemblés.

Tout à coup, on vit arriver, galopant sous la pluie en tête d'un peloton et drapée dans un grand manteau une femme, la princesse Victoria, la future impératrice. Elle piqua droit sur le groupe des attachés étrangers et, s'arrêtant devant le colonel Grandin :

— Colonel, lui dit-elle, je suis particulièrement heureuse de vous voir aujourd'hui, aujourd'hui 9 septembre.

Et comme le brave officier s'inclinait profondément, non sans montrer quelque surprise :

— Oui, le 9 septembre, anniversaire de la prise de Sébastopol, expliqua la princesse impériale. Ce jour-là, nos deux pays ont remporté ensemble une grande victoire.

Ainsi, la fille de la reine d'Angleterre avait compris quels sentiments devait éprouver un officier français à se trouver, presque au lendemain des épreuves infligées à sa patrie, tout seul, comme perdu, au milieu de l'armée allemande. Et elle lui apportait ce précieux réconfort : le rappel d'une belle victoire française.

Le général Grandin se plaisait à raconter cet épisode de sa carrière.



N  
M  
Rame  
Santé  
Régul  
la F  
les P  
du D  
Pivièr  
C  
Rien  
d'arrive  
preuve  
tant sou  
religieu  
Plaster  
les yeu  
Le  
médici  
et si en  
Plaster  
disting  
et il su  
a été ol  
Plaster  
frantes  
Ces  
Main v  
MON  
12 ans  
leurr  
quinte  
tale, u  
specim  
deman  
Mache  
Part

# LES TROIS JOURS CRITIQUES DANS LA VIE D'UNE FEMME

Le jour où la jeune fille devient femme, le jour où la femme devient mère, le jour où le retour de l'âge commence sont les trois jours critiques dans la vie d'une femme, et à chacun de ces trois jours les dérangements fonctionnels qui s'opèrent, affectent beaucoup la femme dans sa santé et dans sa constitution.

Les troubles peuvent être plus ou moins légers ou sérieux, mais ils existent toujours et il est inutile d'insister, les femmes doivent prendre à ces différentes époques le plus grand soin possible de leur santé, pour se garantir contre des dangers plus grands qui pourraient suivre.

Il y a une médecine qui a toujours soulagé les femmes souffrantes, leur a toujours aidé à passer ces jours dangereux et a guéri des milliers de femmes souffrantes : les Pilules Rouges ne sont pas un remède qui guérit tous les maux, elles sont préparées spécialement pour le soulagement des troubles féminins et donner la force à ces organes délicats, dont le bon fonctionnement est si essentiel pour la santé et le bien-être de toutes femmes.

Les Pilules Rouges régularisent les périodes, donnent la force aux jeunes filles et aident à leur développement.

Les Pilules Rouges guérissent les vomissements, apaisent les nerfs, procurent pour la nuit un sommeil tranquille, purifient et enrichissent le sang et donnent cette santé robuste et cette vigueur aux femmes dans un état intéressant, qui sont le gage d'une maladie heureuse et d'une recouvrance parfaite.

Femmes qui passez cette époque de votre vie, appelée l'AGE CRITIQUE, qui souffrez d'engourdissements, de palpitations de cœur, de mauvaise digestion, de douleurs dans les côtés et dans les reins, qui avez pris beaucoup de médecines sans avoir eu de soulagement et qui avez essayé plusieurs médecins sans résultats, prenez les Pilules Rouges, elle soulageront vos maux, vous guériront et vous donneront le moyen de vivre vieilles et heureuses, car elles sont un préservatif contre les malaises et les maladies qui viennent aux femmes sur le retour de l'âge.

Remarquez bien que les Pilules Rouges peuvent être prises pendant les chaleurs de l'été comme pendant toute autre saison, car contrairement à beaucoup d'autre médecines elles ne troublent pas l'estomac ni les intestins ; au contraire, elles donnent l'appétit, soutiennent les forces et préviennent toujours les maladies si fréquentes pendant la saison chaude, comme les fièvres typhoïdes, la diarrhée, les affaiblissements et les maux de tête.

### Témoignage de Mme F.-J. Simon

" Depuis l'âge de trente cinq ans je souffrais de faiblesse, de battement de cœur, de mal de tête ; j'avais toujours les mains et les pieds froids, j'avais aussi des douleurs dans les reins et l'hiver j'étais obligée de le passer au lit. Cette maladie m'était venue à la suite de la naissance d'un enfant et avait été causée par le peu de soins que j'avais reçus.

" Je m'étais fait soigner pendant quinze ans par un grand nombre de médecins qui m'avaient tous fait plus ou moins du bien et qui n'avaient pas pu me guérir. Je traînais une existence bien malheureuse et tous les jours j'affaiblissais. Je pris les Pilules Rouges parce que je les ai vues annoncées dans les journaux et que j'ai vu publier un grand nombre de témoignages de femmes que je connaissais.

" J'ai pris les Pilules Rouges pendant plus d'un an et malgré que je souffrais depuis quinze ans, elles m'apportèrent du soulagement dès le premier mois et au bout de quelque temps tous mes maux étaient disparus. Aujourd'hui à l'âge de quarante-sept ans et après avoir été malade pendant aussi longtemps, je suis en parfaite santé, pouvant vaquer à mes occupations, chose que je n'avais pas faite depuis un grand nombre d'années à cause de ma mauvaise santé.

Mme F.-J. SIMON, Huron, South Dakota.

Toutes les dames sans exception sont invitées à consulter les médecins spécialistes ; ils peuvent être vus tous les jours à leur bureau de consultations gratuites, au No 274 rue St-Denis, excepté le dimanche. Les dames qui à cause de leurs occupations ou la distance, ne peuvent aller à leur bureau, peuvent avoir les mêmes conseils en leur écrivant, la plus grande attention est donnée aux lettres reçues. Les consultations personnelles ou par lettres sont absolument gratuites.

Voyez à ce que le nom de la Compagnie Chimique Franco-Américaine soit sur chaque boîte de Pilules que vous achetez. Si votre marchand ne les tient pas, elles vous seront expédiées soit aux Canada ou aux Etats-Unis sur réception du prix d'achat. Les Pilules Rouges coûtent 50c la boîte ou 6 boîtes pour \$2.50.

Adressez vos lettres comme suit :

**Compagnie CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE,**

274 RUE SAINT-DENIS, Montréal, Canada.

## EDMOND HARDY

### Musique et Instruments de Musique

Musique Religieuse.

Musique pour Orgue et Harmonium.

### Violons ! Violons !! Violons !!!

Assortiment de 250 violons de la manufacture Jerome, Thibouville, Lamy & Cie, de Paris. Prix: \$2.50 à \$250. Violoncelles, Mandolines, Guitares, Banjos, Etc.

### Instruments de Fanfares.

des célèbres maisons MAHILLON, de Bruxelles ; JEROME, THIBOUVILLE, LAMY & CIE, de Paris.

Cordes Harmoniques pour Violons à 5 cts, 10 cts, 15 cts, 20 cts et 25 cts la pièce.

Phonographes et Graphophones de \$7.50 à \$150.00.

Réparations d'instruments de tous genres.

Le nouveau catalogue de musique vocale et instrumentale de la maison Hardy sera envoyé gratis à toute personne qui en fera la demande.

1676, rue Notre Dame, Montreal

## Mlle Tancrede Boissonnault

Ramenée à la Santé par le Régulateur de la Femme et les Plasters du Dr J. Larivière



La Femme doit être forte, jouir d'une excellente santé et posséder un corps sain.

Rien de plus facile pour les femmes souffrantes, affaiblies par le travail, le surmenage, que d'arriver à ce résultat quand la science met à leur portée des remèdes qui ont fait leurs preuves et sont reconnus par les hommes de l'art comme les spécifiques des maladies qui font tant souffrir les personnes du beau sexe. Ces spécifiques, employés partout dans les institutions religieuses comme dans les familles, sont le Régulateur de la Santé de la Femme et les Female Plasters du Dr J. Larivière. Pour ne citer qu'une preuve de leur efficacité, nous mettons sous les yeux de nos lectrices le certificat suivant :

" Lorsque je vous ai écrit, il y a deux mois, j'étais dans un si mauvais état de santé que les médecins que j'ai consultés disaient que je n'en reviendrais pas. J'ai suivi vos instructions et ai employé, suivant la direction, votre Régulateur de la Santé de la Femme et vos Female Plasters, et mes forces sont revenues graduellement. Chaque jour, je sentais ma faiblesse diminuer, et aujourd'hui, je ne ressens plus aucune atteinte du mal qui m'a fait tant souffrir, et je suis si vigoureuse qu'il me semble que je n'ai jamais été malade. Ce traitement merveilleux a été obtenu en prenant six bouteilles de Régulateur et en faisant usage de quatre Female Plasters. Je recommande hautement ces remèdes inappréciables à toutes les femmes souffrantes."

MME TANCREDE BOISSONNAULT.

Ces remèdes sont en vente dans toutes les bonnes pharmacies, ou écrire au Dr J. Larivière, Mainville, R.L., pour avoir sa liste de questions secrètes.

**MON JOURNAL,** Recueil hebdomadaire pour les enfants de 8 à 12 ans, illustré de gravures en noir et en couleur, paraît tous les samedis. Le numéro quinze centimes. Abonnements : Union postale, un an 10 fr., six mois 5 fr. 50. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Librairie Hachette & Cie 79 boulevard Saint-Germain, Paris.

### La Revue Mame

Charmante publication illustrée paraitant tous les mois et éditée par la célèbre mai-on Mame. Agréable, instructive et morale. Abonnement : un an, 11 fr. 50. Maison Alfred Mame & Fils, 168 Boulevard Saint-Germain, Paris, France.

THEATRE NATIONAL FRANÇAIS

La Prière des Naufragés, l'une des œuvres les plus émouvantes d'Ennery et Ferdinand Dugué, qui a obtenu un grand succès à l'Ambiger de Paris, a été montée au Théâtre National Français pour la semaine du 9 septembre.

La Prière des Naufragés est une pièce à grand spectacle dont l'action captivante et les nombreux et magnifiques décors feront sensation. Les principaux tableaux représentent le pont de la corvette l' "Uranie" où ont lieu la mutinerie des matelots, le combat, et où l'on voit le capitaine de Lascours (M. Cazeneuve) et sa famille levées à la merci des flots ; la mer de glace et la débâcle, avec la mort du capitaine et de sa femme dont l'enfant reste seul sur un iceberg et la prière des naufragés ; la côte du Mexique avec ses forêts au milieu desquelles prennent leurs ébats de nombreux singes—des singes en chair et en os, s'il vous plaît,—la bataille entre les Indiens, l'arrivée de la jeune Ogarita et son départ pour la France. La pièce se termine par l'arrivée inopinée du bon Barabbas et le châtement du traître Carlos.

La beauté des décors sera rehaussée par de féeriques effets de lumière électrique et les artistes, au nombre de dix-huit, ainsi qu'une importante figuration porteront de jolis costumes Louis XIV et Louis XV.

La représentation au bénéfice de l'École de la Ferme Neuve aura lieu mercredi, le 11 courant.

UNE GUERISON POUR L'ASTHME

Les personnes asthmatiques n'ont plus besoin de quitter leur demeure ni leurs affaires, pour être guéries. La nature a produit un remède végétal pour la guérison permanente de l'asthme, des maladies des poumons, et des bronches. Ayant remarqué ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas enregistrés (de cent, 90 guéris radicalement) et désirant soulager les souffrances de l'humanité, j'enverrai gratis cette recette à tous ceux qui souffrent de l'asthme, de la bronchite et des nerfs, en allemand, en français et en anglais. Envoyez par la poste un timbre et votre adresse. Mentionnez ce journal. W.-A. NOYES, 847 Powers Blood, Rochester, N.-Y.

--Nos banques canadiennes ont déjà reçu pour dix millions d'or du Klondyke cet été.

POUR MES CONCITOYENS SEULEMENT



Pendant plusieurs années, j'ai souffert des conséquences des imprudences du jeune âge et de l'ignorance des lois de la nature. J'ai payé des centaines de dollars à des médecins, sans obtenir de résultats. Finalement, pendant un voyage en Europe, j'ai consulté un docteur parisien bien connu qui m'a ordonné des médicaments qui m'ont entièrement guéri. J'ai informé certains de mes amis de ma bonne fortune, et ceux qui souffraient du même genre d'affection ont essayé le remède et ont aussi été parfaitement guéris. Alors, j'ai absolument convaincu que n'importe qui pouvait se rétablir au moyen de ce remède merveilleux. Le vieux docteur m'a donné cette prescription, et, sachant bien que beaucoup de personnes peuvent en obtenir les mêmes bénéfices, j'ai décidé de l'offrir à ceux de mes concitoyens qui ne m'ont rien à vendre, je ne demande pas d'argent et je ne publie ceci que simplement parce que je crois être utile à ceux qui souffrent. Si donc vous avez besoin de ce remède, écrivez-moi aujourd'hui, envoyez-moi un timbre-poste pour la réponse et je vous enverrai la prescription écrite en français.

CHARLES JOHNSON, No. 224 Heiman St. Hammond, Ind.

LE PACIFIQUE CANADIEN

SERVICE DES TRAINS D'OTTAWA

Départ de la gare de la rue Windsor : \*9.30 a.m., 4.10 p.m., 10.05 p.m.  
Départ de la gare de la Place Viger : 8.30 a.m., 5.45 p.m.

Communications directes entre Holyoke, Springfield et Montreal

Départ de Montréal, \*8.00 p.m.  
Arrivées à Holyoke, \*7.12 a.m.  
Arrivée à Springfield, 7.30 a.m.  
Départ de Springfield, \*8.00 p.m., 9.15 a.m.  
Départ de Holyoke, \*8.18 p.m., 9.32 a.m.  
Arrivée à Montréal, \*8.15 a.m., 9.10 p.m.

PAS DE CHANGEMENT de chars entre Montréal et Greenfield, Northampton, Holyoke, Springfield, etc.  
\*Quotidien. Les autres trains les jours de semaine seulement.  
V. Ménard, 337 rue Main, Holyoke, Mass. ; A. B. Vincent, 337 rue Main, Holyoke, Mass. ; J. D. Goody, Chambre 41 Edifice Ball et Tre-worgy, Holyoke, Mass. ; G. N. Norris, 325 rue Main, Springfield, Mass. ; E. F. Payette, 307 rue Main, Springfield, Mass. ; N. Lamoureux, Indian Orchard, A. J. Brunelle, Ludlow

Bureau des billets de la ville et du télégraphe, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste.  
M. F. EGG, City Passenger Agent.  
Ocean Steamship Tickets. Atlantic and Pacific.

UN PRÊTRE de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE DYSPÉPSIE - MAIGREUR - PETIT FIEVRE - ÉPUISEMENT avec les PILULES AN ANONIO toniques, départ des reconstructions, 2 fr. Pharm. MALAVANT, 18, r. des Deux-Ponts, PARIS. Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCART.

"LE LOUVRE" 295 Rue Saint-Laurent

NOUVEAUTÉS pour L'AUTOMNE

Nos marchandises d'automne viennent d'arriver. Nous avons un très beau choix de Tweed à Costumes et Etoffes à Robes qui n'est nulle part surpassé, ainsi que nos

Jupes, Colletteres et Costumes

Notre assortiment de Jupes est plus complet encore que par le passé.

Jupes carreautes, dans les nouveaux genres à \$1.69

Jupes noires et couleurs, depuis \$1.95.

Jupes en Tweed gris fer avec piqûres au bas, \$1.95, \$2.95, \$3.95

Autres jupes noires, unies et brochées, jusqu'à \$7.50.

Colletteres Golf, différentes couleurs, valeur spéciale \$5.

Colletteres noires dans tous les prix.

Costumes, valeur spéciale, gris, bleu et noir à \$6.50.

Autres Costumes de meilleure qualité, depuis \$8.75, \$12.75, \$16.95 à \$25.00.

Draps à Costumes -- Etoffes à Robes

Très belle qualité de Draps à Costumes dans toutes les couleurs nouvelles, 40 pcs de largeur à 39c, 50c.

Autres draps de meilleure qualité, de 40 à 54 pcs de largeur, à 75c, \$1.00, \$1.25, etc.

Tweed Brun, Drab et Gris pour Costumes ou Jupes de Robes, très bonne valeurs à 35c, 50c et 59c.

Cachemires, Serges et Bengalines dans toutes les couleurs et tous les prix, depuis 25c en montant.

Couvertes, Couvrepieds, Coton à Draps

Couvertes de laine blanche ou grise, très bonne qualité, toutes les grandeurs, depuis \$1.75 la paire.

Couvertes en Flannellette grise et blanche, depuis 75c la paire.

Couvrepieds en couleurs, rouge et blanc et bleu et blanc, à 45c.

Couvrepieds Blancs, Honey-Comb et frappés, depuis 75c à \$3.50.

Notre assortiment de Coton à Draps et à Oreillers est toujours au complet, comprenant toutes les largeurs de coton et toutes les qualités.

Bas—Gants

Bas de Cachemire pour Dames, valeur spéciale à 25c.

Bas de Cachemire, meilleure qualité, 35c, 38c à 50c.

Bas pour Enfants, unis ou par côtes, genoux doubles, toutes les grandeurs, depuis 15c à 50c.

Gants de Cachemire, valant 15c et 25c pour 10c et 15c. Autres Gants de Cachemire, Soie ou Fil, dans tous les prix.

Les ordres par la malle sont exécutés avec soin.

N. TOUSIGNANT,

295 St-Laurent, Coin de la rue DeMontigny.

Théâtre du Palais-Royal

Coin SAINT-LAURENT et LAGAUCHETIÈRE

Tel. Bell Est 1826.

R. HARMANT, Dr Artistique.

SEMAINE

DU 9 SEPTEMBRE :

LA CAGNOTTE

L'immense succès du Palais-Royal de Paris.

(Les débuts de M. Dane et de Mme Vastil, arrivant directement de Paris)

Prix des Places : - 15, 20, 30 et Loges 40c.

MATINÉE TOUS LES JEUDIS A 2 HEURES.

SEMAINE du 16 SEPTEMBRE : TROIS FEMMES pour UN MARI.

THÉÂTRE DE LA GAITÉ

R. D'ARCY, Administrateur

1054, Rue Sainte-Catherine

Téléphone Bell, Est 1954.

OPERA FRANCOIS

Ouverture de la saison régulière : LUNDI, le 16 SEPTEMBRE

LE GRAND SUCCÈS PARISIEN :

Mamzelle Nitouche, - Opéra-bouffe en quatre actes

Troupe favorite! Orchestre sans Rival! Décors nouveaux!

Tous les soirs à 8 1/2 heures. - Prix : 10c., 20c., 30c., et 40c.

Matinées : MARDI et JEUDI à 2 1/2 heures.

**SUITE DE TRAVAUX EXCESSIFS**

A la suite de travaux excessifs beaucoup de personnes perdent l'appétit. Elles doivent faire usage des *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard* qui leur rendront l'appétit et la vigueur.

—Le fromage canadien vient de remporter un grand succès, à Buffalo, où il a eu à concourir avec tous les autres produits de l'Amérique; il a été déclaré supérieur par les juges et a remporté les premiers prix. Un grand nombre de lots ont été jugés presque absolument parfaits.

**BRISE LA TOUX**

Les accès de toux brisent la poitrine. Le *Baume Rhumal* brise les accès de toux.

—Voici comment se compose la population de l'Irlande d'après le recensement qui vient d'être clos: Catholiques, 3,310,028; Episcopaliens 573,385; Presbytériens, 443,376; Méthodistes, 61,255; Juifs, 3,769.

**VOIX D'UN MEDECIN**

Ste-Thècle (Champlain) 13 février, 1901.

J'ai obtenu beaucoup de succès dans plusieurs cas d'anémie, de débilité et dans les convalescences des maladies débilitantes en prescrivant votre *Vin des Carmes*. Veuillez m'en expédier sans retard encore cinq (5), douzaines.

Bien à vous,

DR B. BORDELEAU.

—La chaleur émise par le soleil pourrait consumer 11,600,000,000, de tonnes de charbon instantanément si elle était concentrée en un seul point.

**CONTRE LA MIGRAINE**

La migraine est causée tout simplement par la faiblesse et la pauvreté du sang, et le plus sûr remède est l'emploi des *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard*.

—La bibliothèque Nationale à Paris, possède 3,735,000 volumes.

—Parmi les chevaux de Chicago, il y en a 99 p. c. qui sont atteints de la grippe. Il meurt en moyenne de 3 à 5 chevaux sur cent.

**LE SALUT ETAIT LA**

Combien succombent à une inflammation de poumons qui auraient trouvé le salut dans le *Baume Rhumal* pris en temps.

—Il y a aux Etats-Unis 16,000,000 de vaches laitières, réparties entre 4,500,000 fermes. On en compte en outre 1,000,000 possédées par des particuliers dans les villes.

**SANS RETARD**

Les pertes de sang par hémorragie ou autrement demandent sans retard un régime aux *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard* qui fera du sang nouveau et pur.

—L'Allemagne publie chaque année 20,000 volumes, la France, 11,000; l'Italie 9,000, l'Angleterre 6,000 et les Etats-Unis, 5,000.

**PRENDRE SES PRECAUTIONS**

Un mal de gorge, si léger qu'il soit, peut dégénérer en bronchite s'il n'est soigné avec le *Baume Rhumal*.

—Un nouveau procédé pour tanner le cuir vient, paraît-il, d'être découvert. Il s'agirait de substituer l'électricité à la méthode actuellement employée. Le nouveau procédé permettrait de faire une même quantité de travail dans un temps cinq fois moindre qu'à présent.

**CE SONT LES  
Pilules de Longue Vie (Bonard)**

Qui ont guéri

**Delle CLARA ARCHAMBAULT**

Elle souffrait depuis six ans d'Anémie, de faiblesse, de maux de tête et de Dyspepsie. Aujourd'hui elle digère bien, elle n'a plus de douleurs, elle est en parfaite santé, et elle nous envoie le témoignage suivant, nous priant de bien vouloir le publier dans les journaux, afin que d'autres personnes faibles et malades puissent connaître le seul remède qui ne manque jamais de guérir

**La Cie Médicale Franco-Coloniale.**

MESSIEURS.—C'est avec plaisir que je vous écris aujourd'hui pour vous mettre au courant de la guérison merveilleuse opérée par vos *Pilules de Longue Vie Bonard*, et j'espère sincèrement que vous publierez cette lettre d'abord, pour que mes connaissances sachent que je suis complètement guérie et pour que les nombreuses victimes de l'anémie et de la dyspepsie puissent apprendre la manière d'obtenir une guérison permanente et prompte. Depuis six ans j'ai été sous les soins des meilleurs médecins de Montréal. J'ai dépensé aussi une petite fortune en remèdes patentés sans éprouver aucun soulagement. Il m'était presque impossible de manger, car je n'avais pas d'appétit, et lorsque je mangeais un peu j'avais à endurer des douleurs affreuses. Il est inutile de vous dire que j'étais d'une faiblesse extrême et je souffrais constamment de maux de tête et de douleurs dans le corps. Lorsque je me levais le matin j'étais tellement étourdie que j'étais obligée de rester assise pendant assez longtemps avant de pouvoir m'habiller, et ces étourdissements me prenaient aussi dans la journée.

Ayant lu le témoignage de Mlle Eva Brown publié dans "La Presse" il y a quelque temps, et comme elle disait avoir été guérie par les *Pilules de Longue Vie Bonard* d'une maladie qui ressemblait beaucoup à la mienne, j'achetai trois boîtes de *Pilules de Longue Vie Bonard*, que je pris selon les directions, et je constatai dès les premières doses une amélioration remarquable dans ma condition. Après avoir pris les trois boîtes je suis maintenant guérie complètement. J'ai plus d'appétit, ma digestion se fait bien, mes forces augmentent tous les jours. Je vous remercie ainsi que Mlle Brown de m'avoir fait connaître vos merveilleuses *Pilules de Longue Vie Bonard*.

elle CLARA ARCHAMBAULT, Cote St-Paul, Que.



DELLE CLARA ARCHAMBAULT.

**LES PILULES DE LONGUE VIE (Bonard)** guérissent tous les jours des **HOMMES, FEMMES** et **ENFANTS** qui souffrent d'Anémie, de Dyspepsie et d'autres maladies provenant de l'insuffisance du sang ou de l'action défectueuse du Foie, des Rognons et de l'Estomac.

Aucun remède au monde n'a obtenu autant de succès. Aucun remède n'a un tel record de guérisons.

Nous avons publié dernièrement les témoignages des personnes suivantes de Montréal :

**M. JOSEPH BEAUDRY,**

24 rue Brébeuf.

**DELLE EVA BROWN,**

21 Avenue Duluth.

**DELLE ELIZABETH OUELLET,**

89 St-Fran-Xavier.

**M. FELIX GOUIN,**

478 1/2 rue St-Dominique.

Allez voir ou écrivez à ces personnes et elles vous diront que c'est grâce aux **PILULES DE LONGUE VIE (Bonard)** qu'elles jouissent aujourd'hui d'une bonne santé.

Si cela n'est pas suffisant pour vous convaincre, détachez le coupon au bas de cette annonce, envoyez-nous avec ce coupon votre adresse ainsi qu'un timbre de 2 sous et nous vous enverrons gratis une boîte-échantillon de **PILULES DE LONGUE VIE (Bonard)** afin que vous puissiez constater par vous-même les merveilleuses propriétés curatives de ce remède.

**LA CIE MEDICALE FRANCO-COLONIALE, 202 rue St-Denis, Montreal.**

**10,000 Boites**

.. DE ..

**PILULES DE LONGUE VIE**

(BONARD)

**GRATIS.**

**DETACHEZ CE COUPON.**

Nous enverrons une boîte échantillon des *Pilules de Longue Vie (Bonard)* à toute personne qui nous enverra ce coupon avec leur adresse, ainsi qu'un timbre de 2 cents. Comme nous n'enverrons que 10,000 boîtes échantillon gratis, faites application aujourd'hui si vous désirez prendre avantage de cette offre libérale.

Nom et Adresse



No. 16



**PLUS D'ASTHME**

Oppression, Catarrhe,

PAR LES

**CIGARETTES CLÉRY**

et la **POUDRE CLÉRY**

Ont obtenu les plus hautes récompenses  
Bros: D'CLÉRY à Marseille (France)  
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

**LA QUINZAINE MUSICALE,** 5e année-  
zette du piano et du chant de la maison. Donne  
à ses abonnés 7 pages de musique grand format,  
des articles musicaux, des monologues, comédies,  
biographies, ainsi que des portraits et autographes.  
Abonnements: Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr. 50. Le numéro spécimen, 0 fr. 25. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

**DUPUIS & LUSSIER**

AVOCATS

Chambre No 1. Édifice de La Presse

**BREVETS D'INVENTION**

CANADA ET ETRANGER

**BEAUDRY & BROWN**

INGÉNIEURS CIVILS ET ARPENTEURS

37 RUE ST. JACQUES, MONTREAL



**J.-C. ST-PIERRE**  
Chirurgien-Dentiste  
Diplômé du Collège Dentaire de Philadelphie  
60 rue Saint-Denis, Montréal.  
Tél. Est 1379

**EPILEPSIE** ARRÊTEE GRATUITEMENT et guérison permanente par le **DR KLINE'S GREAT NERVE RESTORER**. Aucune attaque après le premier jour d'usage. Guérison non seulement temporaire mais radicale dans tous les cas de désordres nerveux, épilepsie, spasmes, danse de St-Guy, débilité, faiblesse. TRAITE ET UNE BOUTEILLE D'ESSAI A \$2.00 GRATIS, par l'entremise de l'agence au Canada, M. J. HARTE, 1780, rue Notre-Dame, Montréal, aux malades épileptiques qui n'ont à payer que l'express sur livraison.  
Consultation personnelle ou par poste.  
Ecrire à **Dr R.-H. KLINE, Ld.**  
931, Arch St., Philadelphie, Pa. Fondée en 1871

**ROBUR QUI REND ROBUSTE**  
Cet incomparable tonique—ROBUR—ramène à la santé les constitutions les plus épuisées. En vente partout.  
Dépôt : Pharmacie C. Beupré, 319f Rachel

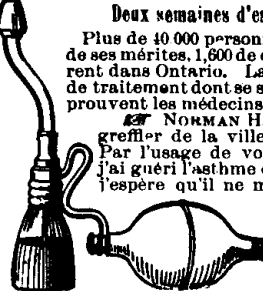
Trente ans de succès  
**GUÉRISON CERTAINE**  
en 2 heures  
sans Coliques ni Nausées sans AUCUNE PURGATION ni avant ni après du  
**VER SOLITAIRE**  
par les CAPSULES L. KIRN  
à l'extract d'éthéré de FOUGÈRE Mâle Pure sans Calomel.  
M. Kirn ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.  
PARIS, Pharmacie HAUGOU, 54, Boulevard Edgar-Quinet et dans toutes les bonnes Pharmacies

**LIBRAIRIE FAUCHILLE**  
1712 rue Sainte-Catherine  
MAISON FONDÉE DEPUIS 25 ANS

Dernières nouveautés parisiennes en librairie : Le Panorama Salon 1901 contenant les tableaux exposés aux salons du Champ de Mars et des Champs-Élysées en 10 fascicules à 20 cents le fascicule.  
Les trois superbes publications suivantes : La Grande Vie, 20 cents. Les Femmes Galantes, 20 cents, complet en 16 fascicules. La Vie de Paris, 10 cents, dont les scènes sont reconstituées et illustrées par la photographie d'après nature.  
Fémina, nouveau journal illustré pour la famille, 15 cents. La Lecture pour Tous, 15 cents. Le Monde Moderne, 30 cents. La Contemporaine, 25 cents. L'Illustré Universel, 20 cents, revues mensuelles illustrées. Un grand choix de volumes à 5, 10, 15 et 25 cents.  
Les commandes sont remplies par retour du courrier.


MEDAILLE D'OR EXPOSITION DE PARIS 1900  
REPUBLIQUE FRANÇAISE  
**LAPRÈS & LAVERGNE**  
PHOTOGRAPHES  
360 RUE ST DENIS  
MONTREAL P.Q.  
TÉLÉPHONE BELL E. 1283  
TEL. DES MARCHANDS 643

**Un Bienfait pour le Beau Sexe**  
Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N.H.  
  
Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**. Les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.  
Prix : Une boîte avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.  
Expédiées franco par la malle sur réception du prix.  
**L. A. BERNARD,**  
1882 Rue Ste-Catherine, Montréal.

**ASTHME**  
Traitement au liquide sec.  
Deux semaines d'essai gratis.  
Plus de 40 000 personnes témoignent de ses mérites, 1 600 de celles-là demeurant dans Ontario. La seule méthode de traitement dont se servent et qu'aprouvent les médecins.  
M. NORMAN H. H. LETT, Ecogreffier de la ville d'Ottawa, dit : Par l'usage de votre traitement j'ai guéri l'asthme qui m'affligeait j'espère qu'il ne m'affligera plus.  
J'ai fait usage de votre traitement conscient en ce sens qu'il suit les instructions.  
  
**Dr J. M. SAWERS,**  
122, MacDonnell Ave., TORONTO

**LOTION PERSIENNE**  
  
Dépositaire  
**S. LACHANCE PHARMACIEN**  
178, RUE STE-CATHERINE, MONTREAL

12969

**LE DIALOGUE DES MORTS**  
  
M. de Bismarck. — Console-toi, mon vieux Crispi, ce n'est vraiment pas de ta faute si tu n'as pu faire tuer autant de Français que moi !

**Théâtre National Français**  
Rues Ste-Catherine et Beaudry  
Tél. Bell Est, 1736 Bureau privé, Tél. Main 2017  
GEO. GAUVREAU, Propriétaire  
Tél. Marchands 520  
**SEMAINE DU 9 SEPTEMBRE LA PRIERE DES NAUFRAGES**  
Paul Cazeneuve dans Raoul de Lascours  
MATINEE TOUS LES JOURS  
Prix Soirées, 10c, 20c, 30c et 40c. Loges, 50c et 75c.  
Prix Matinées, 10c, 15c, et 25c. Loges, 50c.  
Semaine prochaine : LA TAVERNE DU DIABLE

**DR. A. BRAULT,**  
Chirurgien-Dentiste  
539 rue St-Denis  
Tél Bell : E. 1745  
Heures de Bureau : de 9 à 10 heures

Heures de bureau h. a. m. à 6 h. : p. m.  
Tél. Bell Main 3391  
**VICTOR ROY**  
ARCHITECTE & EVALUATEUR  
Membre A. A. P. Q.  
No. 146 Rue Saint-Jacques  
MONTREAL.

**RIPANS**  
Véritable économie domestique  
Elle ne consiste pas entièrement dans le montant d'argent qui peut être épargné, chaque semaine, sur le revenu de la famille. La santé de chaque membre de la famille est de plus grande importance, car aucun foyer, en somme, ne peut être heureux à moins que la santé n'y règne en maîtresse. C'est à la mère de voir à cela. Par instinct, elle peut découvrir plus vite que personne autre quand la santé du mari ou des enfants commence à se détériorer. Le seul symptôme de maladie peut être la perte de l'appétit, un mal de tête ou une légère attaque d'indigestion, mais cette situation aboutit souvent aux pires résultats.  
Il est donc juste de faire connaître à toutes les mères la valeur des **RIPANS TABLETS**. Elles peuvent guérir toute tendance à la mauvaise digestion, à son début, et elles en viennent même à bout, quand elle s'est développée. Les Ripans constituent un bon remède de famille et ne coûtent que cinq centimes, par carton en contenant dix, dans n'importe quelle pharmacie.  
ON DEMANDE : — Un cas de mauvaise santé auquel les R-I-P-A-N-S ne feront pas de bien. Elles banissent la douleur et prolongent la vie. Une seule soulag. Remarque le mot R-I-P-A-N-S sur le paquet et n'acceptez aucun équivalent. R-I-P-A-N-S, 10 pour 5 cents sont obtenues dans toutes les pharmacies. Dix échantillons et mille certificats seront envoyés à toute adresse moyennant 5 cents envoyés à Ripans Chemical Co., No 10, rue Spruce, New-York.

Flacon : 5 fr. Franco : 6 fr.  
**PURETÉ DU TEINT**  
Étendu d'eau le  
**LAIT ANTÉPHELIQUE**  
ou Lait Candès  
Dépuratif, Dissolvant, dissipe Eczéma, Rougeurs, Rides précoces, Acné, Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il soule, on le sait, Masque et Taches de rousseur.  
Il date de 1849  
CANDES, Paris

Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro : quarante centimes. Abonnements : Union postale, un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette et Cie, 79, boulevard Saint-Germain, Paris.

# LA FEMME DETECTIVE

Grand roman dramatique

DEUXIEME PARTIE

L'ŒIL DE CHAT

En ce moment le fils d'Aimée Joubert reconnut Albert de Gibray.

— S'ils pouvaient se noyer ensemble !... murmura-t-il. Ça serait une rude veine !...

Le patineur et la patineuse venant en sens inverse avançaient toujours.

Marie, elle aussi, avait reconnu Albert et lui souriait des lèvres et des yeux.

Emportés par la force de leur élan ils allaient se croiser...

Ils se croisaient...

Deux cris retentirent soudain, et à ces cris répondirent de grandes clameurs parties des bords du lac.

Albert de Gibray venait de s'engloutir dans le trou béant et Marie, perdant l'équilibre, dans l'excès de son épouvante, s'abattait sur le bord de la glace brisée.

— Tonnerre ! pensa Maurice. Il l'a sauvée !... Pas de chance ! c'est à refaire.

Et il s'élança vers la jeune fille, étendue sans mouvement.

Elle venait de perdre connaissance.

Lorsqu'il arriva il vit Albert qui, se cramponnant des deux mains aux bords de l'ouverture, sortait de l'eau sa tête et ses épaules.

Mme Bressolles accourait ; la foule des curieux, envahissant la surface gelée du lac afin de se rapprocher du théâtre de l'accident, la suivait de loin.

— Qu'y a-t-il donc ! s'écria Valentine. Que se passe-t-il donc ?... Pourquoi ces cris ?...

Maurice répondit :

— La glace s'est brisée sous le poids de M. de Gibray, et mademoiselle votre fille a failli être engloutie... Le saisissement et la frayeur lui ont fait perdre connaissance.

Valentine, dont les sentiments maternels n'étaient rien moins que tendres, jugea néanmoins convenable de jouer l'émotion.

— Evanouie, la chère enfant... balbutia-t-elle d'une voix entrecoupée. Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

Elle se pencha vers sa fille, comme pour la soulever, et vivement ajouta :

— Du sang ?... d'où vient ce sang ?...

— La tête, sans doute, a touché cette pointe de roc, répliqua Maurice. Une déchirure sans gravité... ce ne sera rien... Il faudrait faire avancer la voiture...

— On ira vous la chercher, mon bourgeois... dit un gamin, où est-elle, votre voiture ?...

— Près du pavillon du restaurant... Allez vite.

— Je vole et je reviens.

Le gamin partit en exécutant une glissade, mais un patineur était déjà parti et le devançait.

Maurice trempa son mouchoir dans l'eau glacée et lava la blessure que Marie s'était faite à la tempe, et qui ne présentait en effet aucune gravité.

Tout ceci avait eu lieu en beaucoup moins de temps que nous n'en avons mis à le raconter.

Le jeune officier d'artillerie, ami d'Albert de Gibray, arrivait près de la cascade au moment où les sauveteurs improvisés parvenaient non sans peine, à tirer le fils du magistrat de l'excavation où il avait failli périr.

Le premier mot d'Albert fut celle-ci :

— Mlle Bressolles est-elle blessée ?

— Une égratignure... Moins que rien... répondit Maurice.

— Mais toi ? demanda l'officier.

— L'épaule me fait beaucoup souffrir.

— Tu grelottes ! ! reprit le jeune homme. Il ne s'agit pas de causer, mais de courir à toutes jambes chez moi et de te mettre au lit pour te réchauffer... Il en faut beaucoup moins pour récolter une jolie fluxion de poitrine !...

Le conseil était bon à suivre.

Albert, dont on venait de retirer les patins, salua Mme Bressolles, jeta un regard tendre à Marie qui revenait à elle-même, et prit sa course avec son ami du côté de Vincennes.

La voiture venait d'apparaître sur la rive la plus rapprochée du lac.

Marie se sentait encore très faible.

Maurice la souleva dans ses bras, la porta jusqu'à la calèche et il l'installa, et fit monter Valentine auprès d'elle.

Il allait monter lui-même.

Un des curieux rassemblés autour de l'équipage lui toucha légèrement le bras en murmurant :

— Fâcheux accident, monsieur, très fâcheux ! Partie de plaisir interrompue bien mal à propos !

Le jeune homme se retourna et tressaillit.

Dans le personnage qui venait de lui parler il reconnaissait, malgré son déguisement, ou plutôt il devinait Lartigues.

— Bien fâcheux, monsieur ! bien désolant ! répondit tout haut Maurice.

Puis à voix basse il ajouta :

— Partie remise...

Il prit place ensuite en face de la mère et de la fille, et la voiture roula vers Paris.

Le bruit de l'accident s'était propagé très vite, ainsi qu'il arrive toujours en pareil cas.

Au moment où la calèche s'éloignait, les gardiens arrivaient sur le lieu du sinistre.

— La glace brisée... disait l'un d'eux. Allons donc ! c'est impossible ! elle a plus de quinze centimètres d'épaisseur !

Un des curieux répliqua en montrant le trou béant.

— Regardez...

Le gardien examina l'ouverture, frappa du pied et s'écria :

— Tonnerre de bigre ! ! Nous avons eu affaire à des voleurs cette nuit !...

— Des voleurs !... répétèrent plusieurs voix.

— Oui.

— Voleurs de quoi ?

— Voleurs de poissons, donc ! !... Je jurerais qu'on a pêché cette nuit une partie des carpes du lac, et qu'on les a vendues à la Halle ce matin...

— Pêcher sur la glace ??

— Parbleu !... c'est bien connu... Il faut être plusieurs... On fait un trou, et par ce trou on descend le filet qu'on appelle une *trouble*... L'un des pêcheurs la tient et les autres marchent sur la glace en tapant des pieds... Le bruit met les poissons en mouvement... Ils sentent que l'air extérieur arrive par l'ouverture près de laquelle ils accourent en masse... On n'a qu'à relever la trouble et on prend tout ce qu'on veut... Les *braconniers d'eau douce* le savent bien, les gredins !...

XXXVIII

L'explication du gardien pouvait sembler singulière.

Elle était de tout point véridique cependant.

Sans compter les braconniers d'eau douce dont il venait de parler, les propriétaires d'étang font souvent pêcher ainsi sous la glace.

Maurice, ayant assisté à l'une de ces pêches, pensait bien que le trou serait mis sur le compte des voleurs de nuit.

Lartigues et Verdier avaient repris la route de Paris en maugréant contre la mauvaise chance qui, sous la forme d'Albert de Gibray, venait de faire avorter un plan si bien conçu, une entreprise si habilement préparée.

— Ce n'est, du reste, que partie remise, dit le faux abbé Méryss. Notre jeune associé n'en restera pas là... Pour moi, Marie Bressolles ne compte plus... Je la regarde comme supprimée... Si nous avions Simone sous la main, comme nous avons celle-là, nous serions certains de toucher bientôt notre part de l'héritage d'Armand Dharville.

— Il me semble que, grâce au portrait-carte remis à Maurice par Claudine Charvet, nous devons finir par trouver Simone...

— Nous trouverons sans doute, mais ce n'est pas commode... Paris est grand...

— Enfin tu ne désespères pas ?

— Désespérer !... jamais de la vie ! ! Je suis plein d'espoir au contraire et, grâce à la certitude du succès à courte échéance, la patience ne me fera pas défaut...

XXXIX

L'effarement et le désespoir de Ludovic Bressolles quand il vit sa fille revenir blessée, nous semble plus facile à comprendre qu'à décrire.

Heureusement le médecin appelé en toute hâte rassura bien vite l'ex-architecte, en affirmant que l'égratignure de la tempe n'offrait absolument rien de grave, et qu'après un simple pansement il n'y paraîtrait plus.

Marie, en effet, se sentit tout à fait soulagée quand elle eut reçu les soins du docteur qui, sans lui intimer de garder le lit, la condamna pour deux ou trois jours à ne pas quitter l'hôtel de la rue de Verneuil.

Cette défense, à laquelle il était impossible de se soustraire, contraria infiniment la jeune fille.

Prisonnière à l'hôtel par ordonnance du médecin, elle ne pourrait point pendant trois jours aller poser à l'atelier de Gabriel Servet, et par conséquent elle ne verrait pas Albert de Gibray.

Nous avons quitté celui-ci au moment où il prenait sa course avec son ami dans la direction de Vincennes.

Bien lui en avait pris de courir.

Grâce à la rapidité du mouvement qui ramenait la chaleur et déterminait une réaction, la fluxion de poitrine, à peu près inévitable après un bain glacé en plein hiver, put être évitée, mais l'épaule du jeune homme le faisait toujours effroyablement souffrir.

L'officier d'artillerie aida Paul à se déshabiller et à se mettre au lit, puis il envoya chercher un chirurgien militaire qui ne se fit point attendre, constata que que l'épaule avait été déboîtée par la violence du choc, remit toutes choses en place, mais déclara qu'un absolu repos était indispensable.

— Ne puis-je donc retourner chez moi ! demanda le fils du juge d'instruction.

— Aujourd'hui, c'est impossible...

— Et demain ?

— A cela je ne puis répondre... Nous prendrons une décision à cet égard demain matin, quand je reviendrai vous voir...

— Ton père ne sera-t-il pas inquiet ? demanda le lieutenant.

— Non, car il sait que je suis venu te voir, et je l'ai prévenu que je coucherais peut-être chez toi, ce qui m'est arrivé déjà.

— Tu ne veux pas le faire prévenir de ton accident ?

— A quoi bon ?... Ce serait l'inquiéter en pure perte... S'il faut écrire demain, on écrira après la visite du docteur... Mais j'espère bien que ce ne sera point nécessaire...

Le médecin avait donné une potion.

Albert la prit et s'endormit d'un profond sommeil qui dura toute la nuit.

Dans la matinée du lendemain le médecin militaire fut assez satisfait de l'état de son malade pour lui permettre de retourner à Paris, mais en ajoutant que la guérison n'était point complète et qu'il fallait, sous peine de grave imprudence, garder la chambre pendant quelques jours.

Les vêtements mouillés séchaient depuis la veille devant un grand feu.

L'officier aida Albert à les revêtir, car l'épaule du jeune homme très douloureuse encore ne lui laissait pas la liberté de ses mouvements, puis il envoya chercher une voiture et il reconduisit son ami à Paris.

Au moment où ils arrivèrent rue de Rennes, M. de Gibray ne se trouvait pas chez lui.

Ses fonctions l'appelaient de bonne heure au Palais dans son cabinet.

Il était parti sans se préoccuper de l'absence de son fils.

Albert donna l'ordre d'allumer du feu dans sa chambre, de bassiner son lit, et il se coucha.

—Est-il venu quelqu'un pour moi ? demanda-t-il au valet de chambre.

—Oui, monsieur... Un monsieur que je ne connais pas... Il venait prendre des nouvelles de monsieur... Il a laissé sa carte... la voici...

Albert jeta les yeux sur la carte et lut, ainsi qu'il s'y attendait, le nom de Ludovic Bressolles.

—Quand est venu M. Bressolles ? reprit-il.

—Ce matin.

—Est-ce mon père qui l'a reçu ?

—Non, monsieur, c'est moi... Monsieur votre père était parti depuis une heure.

—M. Bressolles n'a pas dit qu'il y avait chez lui quelqu'un de malade ?

—Non, monsieur... il n'a rien dit...

—Que faut-il conclure de ce silence ? fit Albert en s'adressant à son ami, quand le valet de chambre se fut retiré.

—Rien de fâcheux... répondit l'officier. Si Mlle Bressolles avait été gravement souffrante, son père, tout occupé d'elle, n'aurait certainement point songé à prendre de tes nouvelles... Tout au moins ne serait-il pas venu lui-même... Du reste, la blessure de cette jeune fille n'était littéralement qu'une égratignure...

—Tu me rassures et je ne m'inquiéterai pas...

Albert avait raison de ne point s'inquiéter car Marie allait complètement bien, sauf un très léger mal de tête, résultant non de la blessure à la tempe mais de l'ébranlement causé par la chute...

Maurice vint le matin prendre des nouvelles de Mlle Bressolles, à laquelle il semblait porter le plus vif intérêt.

Ludovic le remercia chaleureusement d'avoir prodigué ses soins la veille à Marie, et le misérable écouta sans rougir les effusions de reconnaissance de ce pauvre père abusé.

En quittant la rue de Verneuil, Maurice se rendit au petit hôtel de la rue de Suresnes.

Lartigues et Verdier s'y trouvaient.

Quoique le succès n'eût pas répondu à leurs espérances, ils félicitèrent le jeune homme de sa tentative hardie.

—Vous aviez quatre-vingt-dix-neuf bonnes chances contre une mauvaise !... dit le faux abbé Méryss, la fatalité s'en est mêlée...

—Sans cet Albert de Gibray, c'était une affaire faite répliqua Maurice avec un geste de colère. La petite coulait sous la glace d'où elle ne serait plus sortie vivante... Mais, je vous le répète, c'est partie remise...

—Inventez vite autre chose... reprit Verdier. Michel Brémont s'impatiente en Angleterre.

—Mon imagination travaille, mais il faut le temps. Il ne s'agit pas de supprimer une personne gênante, par un coup de force bien visible, et de mettre *illico* la police à ses trousses... Non... non... point de *crime* autant que possible... un *accident*, rien qu'un *accident*... Je ferai une seconde tentative quand j'aurai trouvé un *truc* ingénieux comme le premier, et quand

je me croirai certain d'arriver au but sans craintes de complications compromettantes... Laissez-moi donc réfléchir, combiner, me creuser le cerveau, et cherchez de votre côté... Trois imaginations valent mieux qu'une...

—Avez-vous quelques notions de chirurgie ? — demanda Verdier.

—Quelques notions vagues... Je sais de cette science ce qu'en savent généralement les gens du monde...

—Vous souvenez-vous du procès de cette brave femme qui tuait ses enfants en leur enfonçant une aiguille dans le crâne ?...

—Parfaitement... La pointe de l'aiguille passait entre deux vertèbres, atteignait le cerveau sans déterminer d'épanchement de sang ; la mort pouvait être attribuée à une congestion cérébrale...

—Eh bien ! mais, — s'écria Lartigues, — voilà une chose simple et expéditive, ce me semble...

Maurice haussa les épaules.

—Et le moyen de l'employer, je vous prie ? — répliqua-t-il. — Suis-je le mari de Mlle Bressolles pour l'approcher pendant son sommeil ?... C'est matériellement impraticable...

—Le poison ?... dit Verdier.

—C'est mettre un écriteau sur le cadavre ! D'ailleurs comment l'administrer ?...

—Je songe à un vieux moyen de mélodrame qu'on pourrait rajeunir...

—Lequel ?

—Une bague ayant un chaton empoisonné et piquant le doigt sous une faible pression...

—C'est mauvais... En retirant la bague après la mort on voit la trace de la piqûre... D'ailleurs on sait toujours qui l'a donnée, cette bague, et le donateur est compromis. Cherchons dans une autre voie...

#### XL

—Nous chercherons... dit Lartigues. Un instant de silence suivit ces paroles.

Tout à coup Maurice se frappa le front, comme pour en faire jaillir la lumière et d'un ton joyeux s'écria :

—Ne cherchez plus... j'ai trouvé...

—L'impossible ? — demanda le faux abbé Méryss en souriant.

—Le possible, au contraire...

—Expliquez-vous...

—Je m'expliquerai quand mon plan sera mûr... L'idée en ce moment ne s'imposerait pas à vous d'une façon suffisamment claire...

—Un seul mot... reprit Lartigues, l'idée dont il s'agit est-elle d'une exécution facile ?...

—Très difficile, au contraire. Mais il ne me déplaît point de rencontrer sur mon chemin des difficultés pour les combattre et pour les vaincre.

—Et le plan, une fois mûr, quand pourrez-vous passer de la théorie à la pratique ?

—Dès la première soirée donnée par M. Bressolles. A la fin de la semaine, par conséquent.

—Alors, le retard sera court...

—Ce n'est point du côté de Marie que le retard m'inquiète, répliqua Maurice, mais bien du côté de Simone.

—J'ai suivi la piste jusqu'à la maison de lingerie de la rue Saint-Martin où Simone a travaillé il y a deux ans, dit Verdier, mais cette piste s'arrête là...

—Et tenter une annonce dans les journaux est impraticable, murmura le jeune homme devenu rêveur. Ce serait maladroit et surtout imprudent. Que faire ?

—Chercher encore...

—Mais si nous cherchons en vain ?... Prévoyons tout...

Verdier reprit :

—Il existe peut-être un moyen, non de résoudre la difficulté, mais de la tourner...

—Lequel ?

—Se servir d'un faux acte mortuaire...

Maurice secoua la tête et répondit :

—N'y pensez pas !... C'est inadmissible ! ! L'acte

devant être produit à l'étranger, il vous faudrait des signatures, des cachets, des légalisations à l'infini, sans compter le visa de l'ambassade d'Angleterre... Règle générale, le faux en écriture authentique finit toujours par perdre ses auteurs...

—Alors, trouvez Simone, car il faut hériter ! s'écria Verdier d'un ton de mauveuse humeur.

—Nous hériterons, gardez-vous d'en douter ! répliqua Maurice. J'ai foi en mon étoile... Je crois fermement que le hasard, un jour ou l'autre, viendra nous tirer d'embarras... Laissez-moi d'abord en finir avec Marie Bressolles... Je m'occuperai de Simone ensuite... Avez-vous songé à ce que je vous ai dit concernant la menace adressée à Valentine Dharville, aujourd'hui Mme Bressolles, par le juge d'instruction Paul de Gibray ?

—J'y ai songé... répondit le faux abbé Méryss.

—Eh bien ?

—En admettant que le juge fasse des démarches, j'ai la conviction que ces démarches n'aboutiront pas...

Est-ce bien sûr ? Il peut s'adresser à tous les consuls, et Armand Dharville devait être connu de notre consul à Londres...

—Michel Brémont m'a écrit à ce sujet... Il a pris ses mesures et je vous répète que nous n'avons rien à craindre...

—Dans tous les cas, reprit Maurice, gagnons de vitesse Paul de Gibray... Quand nous aurons encaissé l'héritage, peu nous importe ce qu'il pourra faire...

Les trois associés se séparèrent.

#### XLII

M. de Gibray, nous le savons, en se trouvant à l'improviste en face de Valentine Dharville, devenue femme de Ludovic Bressolles, avait senti renaître en lui les plus pénibles souvenirs.

En même temps que se réveillait sa haine endormie pour l'épouse de son frère, le désir de retrouver l'enfant née de cette union se ravivait avec une intensité nouvelle.

Paul de Gibray en quittant l'hôtel de la rue de Verneuil, se faisait le serment de reconquérir sa nièce et de venger son frère de Valentine.

La nuit, dit-on, porte conseil.

Le magistrat ne ferma pas l'œil pendant la nuit suivante.

Il songeait au moyen de retrouver, après vingt-trois ans, la trace d'Armand Dharville, volontairement expatrié.

Les difficultés lui semblaient avec raison prodigieuses ; et que de temps ne faudrait-il pas pour en triompher, même en admettant le succès final !...

Où Armand Dharville était-il allé en quittant la France ?

Dans quelle partie de l'Europe, dans quelle ville inconnue, dans quelle bourgade ignorée cachait-il sa vie ?... S'il vivait encore...

—Réussir paraît impossible... murmura-t-il, je tenterai cependant l'entreprise !...

Ceci ne constituait point, d'ailleurs, son unique ni même sa principale préoccupation.

Ce qui l'effrayait surtout, c'était l'amour d'Albert pour la fille de Valentine.

Comment détruire dans ce jeune cœur un amour pur et violent dont les racines étaient déjà profondes !...

En essayant d'anéantir l'amour, ne risquerait-il pas de briser le cœur lui-même ?

M. de Gibray connaissait bien son fils, élevé par lui dans la ligne du devoir.

Il savait quelles étaient la droiture et la loyauté de son âme, mais il savait aussi combien il avait de ténacité dans le caractère.

Aimant avec ardeur et pour la première fois, s'étant donné tout entier, cœur et âme, briserait-il l'image de l'enfant adorée à qui l'on ne pouvait reprocher rien au monde, si ce n'est d'être la fille de sa mère ?

Une telle supposition semblait insensée.

Et cependant, Paul de Gibray n'admettait pas, ne pouvait pas admettre, qu'Albert s'alliât à la famille

de cette V  
mère indi  
Le juge  
somme, s  
chercher  
par tous  
Bressolles  
Au Pal  
front sur  
plans.  
Sachan  
Châlons-s  
tête du p  
lui dema  
d'Arman  
—Quar  
dit-il, j'a  
Ceci fa  
dantes ;  
long entr  
nat du P  
l'instruct  
gis vers c  
—Mon  
de chamb  
—Oui, m  
—Il es  
—Dan  
—Dan  
tude. Se  
—Mal  
cident lé  
donné de  
sieur ren  
Le jug  
dernière  
Dès qu  
lança ven  
En vo  
tillerie, a  
Albert  
Les re  
calmère  
en lui d  
grave, en  
Néann  
trembler  
—Mai  
—Pre  
glace...  
de la gla  
une légè  
—Tou  
s'écria M  
—Il p  
Paul. L  
fâcheuse  
reuses !  
—A q  
main du  
—A u  
—Un  
—Qu  
Et il  
savent c  
En e  
solles et  
réprime  
—Ta  
cennes  
—En  
cément  
seul a t  
tu le se  
sur le l  
patin es  
contré  
pagnie

de cette Valentine Dharville qui avait été jadis une mère indigne.

Le juge d'instruction, après une longue nuit d'insomnie, sortit de chez lui avec la double résolution de chercher partout Armand Dharville et de combattre, par tous les moyens, l'amour de Paul pour Marie Bressolles.

Au Palais, enfermé dans son cabinet, il appuya son front sur ses mains unies et se mit à combiner des plans.

Sachant que le père de Valentine était originaire de Châlons-sur-Marne, il prit une feuille de papier à tête du parquet et écrivit au maire de cette ville pour lui demander s'il connaissait la résidence actuelle d'Armand Dharville.

— Quand j'aurai reçu la réponse à cette lettre, se dit-il, j'agirai.

Ceci fait, M. de Gibray s'occupa des affaires pendantes ; il eût avec le chef de la sûreté un assez long entretien au sujet de l'affaire du double assassinat du Père-Lachaise et de la rue Montorgueil, dont l'instruction restait stationnaire, et il regagna son logis vers cinq heures du soir.

— Mon fils est-il rentré ?... demanda-t-il au valet de chambre

— Oui, monsieur...

— Il est dans sa chambre ?

— Dans sa chambre, oui, monsieur, et dans son lit...

— Dans son lit ! répéta le magistrat avec inquiétude. Serait-il malade ?...

— Malade, pas précisément... Les suites d'un accident léger... Ce ne sera rien... M. Albert m'a ordonné de prier monsieur d'aller le voir, dès que monsieur rentrera du Palais...

Le juge d'instruction n'entendit même pas cette dernière phrase.

Dès que le mot *accident* eut été prononcé, il s'élança vers la chambre du jeune homme.

En voyant entrer M. de Gibray, le lieutenant d'artillerie, assis près du lit, quitta son siège et salua.

Albert tendit à son père sa main libre.

Les regards brillants et le sourire du jeune homme calmèrent aussitôt les appréhensions de M. de Gibray, en lui donnant la preuve qu'il ne s'agissait de rien de grave, en effet.

Néanmoins il demanda avec une émotion qui faisait trembler sa voix :

— Mais enfin, cher enfant, que t'est-il arrivé ?

— Presque rien, répondit Paul, une chute sur la glace... Ou plutôt un plongeon dans une ouverture de la glace... Un bain un peu froid pour la saison, et une légère foulure à l'épaule...

— Tout ceci me paraît constituer un accident grave... s'écria M. de Gibray.

— Il pouvait l'être, monsieur... répondit l'ami de Paul. Par bonheur il n'aura pas de conséquences fâcheuses, et il en a eu d'immédiates et de très heureuses ! Cet accident a sauvé la vie à quelqu'un...

— A qui donc ? demanda le magistrat en serrant la main du lieutenant.

— A une charmante jeune fille...

— Une jeune fille... répéta M. de Gibray...

— Que tu connais... ajouta vivement Albert.

Et il raconta par le menu, ce que nos lecteurs savent déjà.

## XLII

En entendant prononcer le nom de Marie Bressolles et celui de Valentine, M. de Gibray n'avait pu réprimer un geste de mécontentement.

— Ta rencontre avec ces dames au bois de Vincennes était-elle donc convenue ? demanda-t-il.

— En aucune façon, répondit Albert à qui le froncement de sourcils n'avait point échappé, le hasard seul a tout fait... J'étais allé voir mon ami Octave, tu le sais... Il me proposa une partie de patinage sur le lac... J'acceptai de grand cœur, car le sport du patin est un de mes vifs plaisirs... Nous avons rencontré sur la glace Mme et Mlle Bressolles, en compagnie de M. Maurice Vasseur.

Le nom prononcé par Albert attira l'attention de M. de Gibray.

— Maurice Vasseur ? répéta-t-il avec un accent interrogatif.

— Oui, un jeune homme qui se trouvait à la soirée de M. Bressolles...

— Que fait-il, ce jeune homme ?

— Il est journaliste, je crois...

Le juge d'instruction n'insista pas.

— Quel est le médecin qui t'a soigné ? reprit-il.

— Un médecin militaire amené par Octave... Il a dit que ce n'était absolument rien, que dans très peu de jours il n'y paraîtrait plus, et j'espère bien pouvoir assister à la prochaine soirée de la rue de Verneuil.

M. de Gibray fronça le sourcil pour la seconde fois.

— Ah ça ! voyons, père, qu'as-tu donc ? demanda le jeune homme frappé de nouveau par ce changement de physionomie. Aussitôt que je parle de la famille Bressolles, tu sembles contrarié.

Le juge d'instruction n'aurait point reculé devant une explication immédiate si le lieutenant Octave Tamisier, l'ami de son fils, ne se fût trouvé là.

La présence d'un étranger lui fit trouver le moment inopportun.

Cependant il répondit, non sans amertume :

— Je doute que de tes relations avec cette famille puisse résulter quelque chose d'heureux.

Albert tressaillit.

Le magistrat continua :

— Tu viens d'ailleurs, d'en avoir la preuve... Cette rencontre au bois de Vincennes n'a pas été heureuse pour toi.

Albert eut aux lèvres un sourire contraint.

— Ce n'est pas sérieusement que tu me dis cela, père ? s'écria-t-il.

— Très sérieusement !

— Deviens-tu donc superstitieux et fataliste ?

— Ni l'un ni l'autre, mais j'ai la conviction qu'il existe des gens funestes.

Octave Tamisier intervint.

— Balzac était de cet avis... dit-il. Ce romancier géant, ce prodigieux analyste, croyait aux porte-malheur.

Cette conversation déplaisait souverainement à Albert.

Il prit le parti de la rompre.

— Je vais me lever... dit-il.

— Ne sera-ce pas une imprudence ? demanda le magistrat avec une tendre inquiétude.

— Assurément non, puisque je me sens tout à fait bien... Octave restera à dîner et je m'attablerai avec vous... J'ai un appétit de chasseur et le médecin n'a point prescrit la diète...

Albert se leva, s'habilla presque sans aide, et fit preuve en effet d'un vaillant appétit.

Le dîner fut gai.

Vers neuf heures le lieutenant d'artillerie prit congé de ses hôtes et regagna Vincennes.

M. de Gibray et son fils restèrent en tête à tête. Albert attendait ce moment avec impatience.

— Père, nous voilà seuls, fit-il en entamant résolument l'entretien, et je suis sûr que tu as à me parler de la famille Bressolles.

— Tu ne te trompes pas, mon cher enfant, répliqua M. de Gibray : j'ai à te dire, en effet, quelque chose de grave, mais je crois qu'il vaut mieux remettre ma communication à un autre jour.

— Remette ! Pour quoi donc ?

— Tu viens d'être blessé... tu es faible encore... Après cette soirée fatigante pour toi tu as besoin de repos... Couche-toi et passe une bonne nuit... Nous causerons demain...

— Père, s'écria le jeune homme, tes réticences me font peur !... La vérité, quelle qu'elle soit, vaudra mieux que le doute... Voyons, je ne suis plus un enfant... Malgré mon âge, j'ai la raison d'un homme... Dis-moi nettement, carrément, ce qui te préoccupe...

— Je vais te faire de la peine... beaucoup de peine.

— J'aurai le courage de la supporter... Déjà je crois comprendre que tu n'aimes pas Marie Bressolles...

— Dieu m'est témoin que je n'ai aucune aversion

pour la pauvre enfant... Elle m'est absolument sympathique...

— Alors, ce n'est point d'elle que tu vas me parler ?

— C'est d'elle...

Albert sentit un frisson effleurer son épiderme.

— Explique-toi, père, je t'en supplie !... reprit-il ; tu me fais mourir ! J'aime Marie Bressolles... tu le sais... Je te l'ai dit... Qu'as-tu donc à lui reprocher ? Je dois, je veux le savoir...

M. de Gibray sentit son cœur se serrer à la vue de l'angoisse de son fils.

Il prit sa tête entre ses mains, et pendant quelques secondes garda le silence.

Tout bas il se disait :

— Il le faut cependant !... Me taire est impossible ! Albert reprit :

— Père, réponds-moi... parle-moi... Pourquoi hésiter et tarder ainsi ?...

— Le magistrat releva la tête et fixa ses yeux sur Albert.

— Ainsi, murmura-t-il d'un ton triste, tu aimes éperdument cette jeune fille ?...

— Je l'aime de tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces, et je sens que sans elle il ne peut y avoir de bonheur pour moi sur la terre !...

M. de Gibray haussa les épaules.

— Tu prétends ne plus être un enfant, et tu parles comme un enfant, dit-il.

— Père, je mourrais, je le sens bien, si Marie ne devait pas être ma femme...

— On ne meurt pas d'amour ! On souffre, mais on vit, et les plaies les plus douloureuses, les blessures qu'on croyait inguérissables, finissent par se cicatriser.

— Mes blessures, à moi, ne se cicatriseraient jamais !... Elles saigneraient toujours, et, pour ne plus souffrir, je mourrais...

— C'est de la déraison, cela, cher enfant ! C'est un délire, heureusement passager, qui disparaîtra en même temps que la fièvre qui le cause...

— Cette fièvre ne guérira pas... Je ne veux pas guérir...

— Si cependant je te disais, je te prouvais, qu'à partir de ce jour et de cette heure, il faut renoncer à Mlle Marie Bressolles... il faut l'oublier ?...

Albert devint pâle comme un mort.

— Renoncer à voir Marie... balbutia-t-il.

— Et l'oublier... répéta M. de Gibray qui tremblait lui-même en voyant trembler son fils.

— Ce que vous me dites là, mon père, vous ne le pensez pas. Vous savez bien que c'est impossible.

— Il faut que cela soit, cependant...

— Il faut que cela soit ? ? ?

— Oui.

Mais quel intérêt avez-vous donc à me torturer ainsi ? Quels motifs vous poussent à briser si cruellement mon cœur ? Expliquez-vous au moins... que je sache pourquoi je souffre... Marie est-elle indigne d'être aimée par un honnête homme ?...

— Loin de moi la pensée de calomnier cette enfant !... Je la crois pure comme les anges du ciel...

— Mais si elle digne d'amour, pourquoi me défendre de l'aimer ?... Son père est-il un homme sans honneur ?... A-t-il volé la fortune qu'il possède ?... A-t-il sali le nom qu'il porte ?... Est-ce tout simplement parce qu'il est d'origine bourgeoise et que nous sommes de race noble que vous jugez impossible une alliance entre nos deux familles ?...

— Si je pensais cela je serais insensé, et je ne mériterais ni ton respect ni ton obéissance ! répliqua le juge d'instruction. L'homme vaut par lui-même et non par ses aïeux !... Je considère M. Bressolles comme mon égal... J'ai pour lui la plus haute estime car je le crois absolument honorable, et je sais que l'estime universelle l'environne... Une alliance avec lui, bien loin de m'humilier, me flatterait donc, si elle était possible ; mais elle ne l'est pas...

— Mon père, vous allez me rendre fou ! s'écria le jeune homme avec une colère contenue. Vous me mettez en face d'une énigme et vous ne m'en donnez pas le mot ! Marie Bressolles, dites-vous, mérite l'amour d'un galant homme et l'alliance de son père vous semblerait flatteuse... mais cette alliance est impos-

sible ! Je me demande, en vous écoutant, si je fais un mauvais rêve, si je suis le jouet d'un cauchemar, car ma raison se refuse à comprendre vos paroles froidement cruelles que rien, en apparence, ne motive et n'excuse !

## XLIII

Ecoute-moi, mon enfant, dit Paul de Gibray après un silence, et quand tu m'auras entendu, je te laisserai juge de la cause.

—Parlez, mon père, répliqua le jeune homme, j'attends vos paroles comme un arrêt de vie ou de mort. Tu dois te souvenir que, lorsqu'il y a quelques jours, je te remis la lettre d'invitation que M. Bressolles venait de t'adresser en même temps qu'à moi, et que tu m'avouas ton amour pour sa fille, je voulais te mettre en garde contre les premiers élans de ton cœur et, dans l'espoir de te convaincre, j'évoquerais sous tes yeux un souvenir de ma jeunesse.

—Oui, père, je m'en souviens... Vous m'avez découvert tout à coup que celle à qui mon oncle avait donné tout son amour, la croyant une honnête fille, était une créature infâme, capable de tout, même du crime d'abandonner son enfant... Sa conduite me glaça d'effroi...

—Tu n'as pas oublié non plus que, ne connaissant pas la famille Bressolles et vivant éloigné du monde je désirais ne point assister à la soirée où l'on m'invitait, et je ne fis, en m'y rendant, que céder à ton instance.

—Je ne l'ai point oublié, et je vous en témoigne encore toute ma reconnaissance.

—Eh bien ! cher enfant, juge de ma stupeur, de mon épouvante, en trouvant un monstre dans cette famille à laquelle tu rêvais de t'unir...

—Un monstre ! interrompit Albert en pâlisant.

—Le mot n'est pas trop fort !... Je retrouvais la femme indigne qui fut ma belle-sœur autrefois... Elle se nommait Valentine Dharville... Elle se nomme aujourd'hui Mme Bressolles... C'est la femme de Jean... C'est la mère de Simone et de Marie...

Albert s'était levé brusquement.

Il retomba sur son siège comme un homme frappé de la foudre et porta la main à son cœur.

—Marie... la fille de cette femme !... murmura-t-il d'une voix brisée...

Puis sa tête se pencha vers sa poitrine et des larmes jaillirent de ses yeux.

M. de Gibray reprit :

—Comprends-tu maintenant, cher fils, pourquoi je t'ai dit que ce mariage était impossible ?... Pourquoi tu dois ne plus revoir Marie et t'efforcer de l'oublier ?

Un long silence suivit ces paroles.

Soudain Albert releva la tête.

—Ainsi, je suis condamné, balbutia-t-il, et Marie est condamnée comme moi !... Elle est pure, mais sa mère est une misérable... Et parce qu'un ange est né d'une créature infâme, nous sommes séparés à jamais !... Est-ce juste, cela ?... Est-il équitable d'imposer aux enfants la responsabilité des fautes qu'ils n'ont pas commises, et de leur en faire porter la peine ? Cent fois non !... et je me révolte !...

—Albert !... murmura M. de Gibray.

—Je me révolte ! poursuivit impétueusement le jeune homme. Non, cent fois non, la honte ne doit point rejaillir sur le front chaste de la fille !... Qui vous dit, d'ailleurs, que cette mère, depuis ne s'est pas repentie, n'a pas racheté le passé.

—Soit ! répliqua vivement le magistrat. Je consens à l'admettre... Mais alors qu'elle m'apprenne ce qu'elle a fait de ma nièce et je lui pardonnerai...

—La lui avez-vous demandée, cette enfant ?...

—Oui...

—Qu'a-t-elle répondu ?

—Que son frère, Armand Dharville, la lui avait prise.

—Rien ne vous prouve qu'elle n'est pas sincère... Pourquoi refuser de la croire ?

—Tu défends cette femme ! ! fit M. de Gibray avec autant de surprise que d'inquiétude.

—Je ne la défends pas... Je dis qu'il est possible qu'elle n'ait point menti... voilà tout... Et puis, encore une fois, si coupable soit-elle Marie est innocente...

—Après ce que je viens de te dire, oserais-tu penser encore à faire de Marie ta femme ?

—Pourquoi non ? L'enfant que j'aime ne mérite aucune flétrissure et n'est indigne ni de moi ni de vous.

—Prends garde, Albert ! dit le magistrat avec sévérité. C'est une rébellion contre mon autorité paternelle.

—Ce n'est point une rébellion... c'est une prière que je vous adresse humblement... Soyez juste... Ne plus revoir Marie à laquelle j'ai juré un éternel amour, cesser d'aller chez M. Bressolles, serait faire naître dans l'esprit de cet honnête homme des soupçons qu'il voudrait éclaircir et qui le conduiraient sans doute à une découverte funeste... Ainsi vous anéantiriez le bonheur de cet innocent avant d'avoir entre les mains les preuves matérielles du crime que vous reprochez à Valentine Dharville !... Ce serait inique, cela, mon père, et vous, l'équité même, vous ne pouvez imposer à votre fils une mauvaise action !

—Je t'impose une rupture nécessaire, quelles qu'en puissent être les conséquences.

—Ainsi, vous me condamnez au désespoir ?

—Le désespoir serait faiblesse, et je veux que tu sois fort comme doit l'être un homme qui a le sentiment de sa dignité et le culte de l'honneur...

—Père, murmura le jeune homme, vous tuez votre enfant !...

En même temps sa tête se renversait en arrière et sa pâleur devenait effrayante.

M. de Gibray courut à son fils pour le soutenir.

—Albert, Albert, s'écria-t-il en l'embrassant.

Mais Albert ne l'entendait plus.

A bout de forces, anéanti par la lutte qu'il venait de soutenir, par l'émotion, par le chagrin, il perdait connaissance.

Le magistrat sonna violemment son valet de chambre qui s'empressa d'accourir.

—Aidez-moi... lui dit-il.

Tous deux portèrent dans sa chambre Albert évanoui, l'étendirent sur son lit et lui prodiguèrent des soins.

Sa défaillance, d'ailleurs, fut de courte durée.

Au bout de quelques minutes il reprit ses sens, mais presque en même temps une fièvre ardente s'empara de lui.

Un médecin, appelé en toute hâte, ordonna une potion calmante.

—La situation est-elle grave ?... lui demanda M. de Gibray tremblant.

—Non, pas en ce moment, répondit le médecin, mais elle pourrait le devenir... Votre fils est d'une nature nerveuse, impressionnable... Il lui faut beaucoup de calme... De trop violentes émotions pourraient compromettre sa vie...

Le docteur se retira, après avoir fait administrer la potion prescrite.

Albert s'endormit.

Le magistrat, l'âme remplie d'un trouble plus facile à comprendre qu'à décrire, passa la nuit à son chevet sans fermer l'œil un instant.

Le lendemain, un mieux très réel s'était produit.

Tout en constatant ce mieux, le docteur défendit toute occupation, de quelque nature qu'elle fût, et prescrivit le repos et la diète.

M. de Gibray ne fit aucune allusion à ce qui s'était passé la veille.

Il embrassa tendrement Albert et partit pour se rendre au Palais, où l'appelaient le devoir professionnel.

A la pensée de ne plus revoir Marie, le jeune homme éprouvait une souffrance morale singulièrement aiguë.

Il s'irritait de l'inflexibilité de son père et se révoltait contre son injustice, ou du moins contre ce qui lui paraissait tel.

Les heures de la journée s'écoulaient, lentes, tristes, pleines d'angoisses.

La veille, M. Bressolles était venu prendre de ses nouvelles...

Reviendrait-il ce jour-là ?

S'il s'abstenait, n'en faudrait-il pas conclure que Marie était gravement souffrante de sa blessure, légère en apparence mais sérieuse peut-être en réalité ?

Le soir arriva.

M. Bressolles n'avait ni paru ni envoyé.

Paul de Gibray revint du Parquet vers quatre heures, et arriva au moment où le médecin se présentait pour faire sa seconde visite.

Les deux hommes entrèrent ensemble dans la chambre du malade.

L'inquiétude d'Albert atteignait son paroxysme, aussi le docteur trouva-t-il la fièvre plus violente et fronça le sourcil.

M. de Gibray suivait ses impressions sur sa physiologie.

En voyant l'assombrissement soudain de ses traits, il devint très pâle.

Le médecin écrivit une ordonnance nouvelle.

—Je souhaiterais causer un instant avec vous... dit-il ensuite au magistrat qui le cœur serré, l'introduisit dans son cabinet et, aussitôt que la porte fut refermée, demanda :

—L'état de mon fils vous semble plus grave, n'est-ce pas ?...

—Je l'avoue...

—Mais vous allez combattre et chasser le mal.

—Je crains bien que la science ne soit impuissante... C'est l'âme qui souffre chez ce jeune homme, et pour que le corps guérisse il faut que l'âme soit guérie d'abord... Si vous connaissez la cause de la souffrance dont je parle, c'est à vous de lutter... Moi je ne puis rien sans votre aide...

M. de Gibray était atterré.

Il garda le silence.

—Ce que je viens de vous dire est très sérieux, reprit le médecin. Réfléchissez, monsieur. Je reviendrai demain.

Et il partit.

## XLIV

Le juge d'instruction éprouvait une angoisse poignante, un trouble indicible.

Il aimait Albert avec une tendresse profonde ; il aurait donné sa vie sans hésiter s'il l'avait fallu pour racheter celle de son enfant, mais il se sentait incapable de transiger dans les questions où il lui semblait que l'honneur était engagé.

Un combat terrible, effrayant, se livrait dans le cœur de ce malheureux père.

Au bout d'un instant, il retourna près de son fils.

La fièvre augmentait encore.

M. de Gibray s'assit au chevet du lit et se livra à toute l'amertume de ses pensées.

Son valet de chambre vint le prévenir que le dîner était servi.

Il lui fut presque impossible de manger et, après avoir passé le reste de la soirée près d'Albert, il rentra chez lui, fiévreux lui-même et maudissant Valentine Dharville.

Le jeune malade dormit peu et son sommeil fut hanté par des mauvais rêves et des cauchemars effrayants.

Vers le matin, cependant, il goûta deux ou trois heures de repos plus complet.

Le docteur en arrivant le trouva relativement calme et presque sans fièvre. Il en profita pour l'interroger.

—Souffrez-vous ? lui demanda-t-il.

—Oui... beaucoup... répondit Albert, qui regardait son père debout auprès du lit.

—Où est le siège de votre mal ?

—Au cœur.

—Qu'éprouvez-vous ?...

—Une sensation d'étouffement... Mon cœur bat trop vite et m'empêche de respirer.

Le médecin se pencha vers le jeune homme, appuya l'une de ses oreilles sur la poitrine et écouta longuement.

Les pulsations du cœur lui parurent irrégulières et par conséquent anormales.